This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 876

OXFORD
1992

CONTES

DE

MADAME

DE VILLENEUVE.

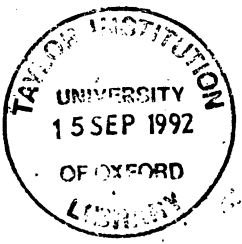
SECONDE PARTIE.

A LA HAYE.

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MERIGOT, Pere, Quai des Auguſtins, près la rue Gît-le-cœur.

M. DCC. LXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

CONTES
DE
MADAME
DE VILLENEUVE.

SECONDE PARTIE.

Suite de l'Hiſtoire de la Belle, *& de la* Bête.

IL eſt plus facile de raiſonner ſur l'amour que de le vaincre. *La Belle* n'eut pas la force de ſe rendre aux inſtances réitérées de ſon pere. Il la quitta ſans avoir pû la perſuader. La nuit déja beaucoup avancée, l'invitoit à

prendre du repos, & cette fille; quoique charmée de le revoir, ne fut pas fâchée qu'il lui laissât la liberté de se coucher. Elle fut ravie de se trouver seule. Ses yeux appesantis lui faisoient espérer qu'elle alloit en dormant bientôt revoir son Amant chéri. Elle étoit dans l'impatience de goûter ce doux plaisir. Un tendre empressement marquoit la joie que son cœur attendri pouvoit ressentir d'un si beau commerce. Mais son imagination frappée, en lui représentant les lieux où d'ordinaire elle avoit des entretiens charmans avec ce cher *Inconnu*, ne fut point assez puissante pour le lui faire voir comme elle l'avoit désiré.

Plusieurs fois elle se réveilla; plusieurs fois elle se rendormit, & les Amours ne voltigerent point autour de son lit; pour tout dire, au lieu d'une nuit pleine de

douceur, & d'innocens plaisirs; qu'elle avoit compté de passer dans les bras du sommeil, cette nuit fut pour elle d'une longueur extrême, & remplie d'inquiétudes. Dans le Palais de la *Bête* elle n'en avoit point euë de pareille, & le jour qu'elle vit paroître, avec une sorte de satisfaction & d'impatience, vint à propos la décharger de ses cruels ennuis.

Son pere enrichi des libéralités de la *Bête*, pour être à portée de procurer des établissemes à ses filles, avoit quitté le séjour de la campagne. Il demeuroit dans une très-grande ville, où sa nouvelle fortune venoit de lui procurer de nouveaux amis, ou plutôt de nouvelles connoissances. Parmi les personnes qu'il voyoit, bientôt le bruit se répandit que la plus jeune de ses filles étoit de retour. Tout le monde marqua un égal empressement pour la

voir, & chacun fut auſſi charmé de ſon eſprit, que de ſa perſonne.

Les jours tranquilles qu'elle avoit paſſés dans ſon Palais déſert, les innocens plaiſirs qu'un doux ſommeil lui prodiguoit ſans ceſſe, mille amuſemens qui s'étoient ſuccédés, pour que l'ennui n'entrât pas dans ſon cœur, enfin toutes les attentions du Monſtre avoient contribué à la rendre encore plus belle & plus charmante qu'elle ne l'étoit, quand ſon Pere la quitta.

Elle fit l'admiration de ceux qui la virent. Les Amans de ſes ſœurs, ſans daigner colorer leur infidélité du moindre prétexte, en devinrent amoureux, & attirés par la force de ſes charmes, ils ne rougirent point d'abandonner leurs premieres maîtreſſes. Inſenſible aux attentions trop marquées d'une foule d'Adora-

teurs, elle ne négligea rien pour les dégoûter, & pour les faire retourner à leurs premiers objets, & malgré tous ces ſoins, elle ne fut pas à l'abri de la jalouſie de ſes ſœurs.

Ces Amans volages, loin de diſſimuler leurs flâmes nouvelles, tous les jours inventoient quelque fête pour lui faire leur cour. Ils la ſupplierent même de donner un prix qui pût animer les jeux qu'ils vouloient faire en ſon honneur : mais la *Belle* qui ne pouvoit ignorer le chagrin qu'elle cauſoit à ſes ſœurs, & qui ne vouloit pas entiérement refuſer la grace qu'on lui demandoit avec tant d'inſtance & d'une façon ſi galante, trouva le moyen de les contenter tous, en déclarant que ſes ſœurs & elle donneroient ſucceſſivement les prix dûs aux vainqueurs. Ce qu'elle promettoit n'étoit qu'une fleur

ou quelque chose de semblable. Elle laissoit à ses Aînées la gloire de donner à leur tour des bijoux, des couronnes de diamans ; de riches armes, ou des bracelets superbes, présens que sa main libérale leur fournissoit, & dont elle ne vouloit pas se faire honneur. Les trésors que le Monstre lui avoit prodigués ne lui laissoient manquer de rien. Elle faisoit part à ses sœurs de tout ce qu'elle avoit apporté de plus rare & de plus galant. Ne donnant rien par elle-même que des bagatelles, & leur laissant le plaisir de beaucoup donner, elle comptoit engager cette jeunesse à l'amour autant qu'à la reconnoissance. Mais ces Amans en vouloient à son cœur, & ce qu'elle leur donnoit leur étoit plus précieux que tous les trésors que lui prodiguoient les autres.

Les plaisirs qu'elle goûtoit au

milieu de ſa famille ; quoique beaucoup inférieurs à ceux dont elle jouiſſoit chez la *Bête*, l'amuſerent aſſez pour ne pas s'ennuyer. Cependant la ſatisfaction de voir ſon pere qu'elle aimoit tendrement, l'agrément d'être avec ſes freres, qui par cent façons différentes s'étudioient à lui marquer toute l'étendue de leur amitié, & la joie de s'entretenir avec ſes ſœurs, qu'elle aimoit, quoiqu'elle n'en fût pas aimée, ne purent l'empêcher de regretter ſes agréables rêves. Son *Inconnu*, quel chagrin, pour elle ! dans la maiſon de ſon Pere, ne venoit plus au milieu de ſon ſommeil lui tenir les plus tendres diſcours. L'empreſſement que lui marquoient les Amans de ſes ſœurs, ne la dédommageoit point de ce plaiſir imaginaire. Quand elle eût été même de caractére à ſe flatter de pareilles con-

quêtes, elle ſçavoit mettre une grande différence entre leurs attentions à celles de la *Bête*, & de ſon aimable *Inconnu*.

Leurs aſſiduités ne furent payées que de la plus grande indifférence ; mais la *Belle* les voyant malgré ſes froideurs opiniâtrement attachés à vouloir tous à l'envi lui prouver un amour le plus paſſionné, crût devoir leur faire connoître qu'ils perdoient leur tems. Le premier qu'elle eſſaya de détromper, fut l'Amant de ſon Aînée, à qui elle apprit qu'elle n'étoit venue dans ſa famille que pour aſſiſter au mariage de ſes ſœurs, ſurtout à celui de ſon Aînée, & qu'elle alloit prier ſon Pere d'en hâter l'exécution. La *Belle* ne trouva pas un homme épris des appas de ſa ſœur. Il ne ſoupiroit plus que pour elle ; & froideurs, dédains, menace de repartir avant les deux

mois expirés, rien ne fut capable de le dégoûter. Fort affligée de n'avoir pas réuſſi dans ſon projet, elle tint le même diſcours aux autres, qu'elle eut le chagrin de trouver dans de pareils ſentimens. Pour comble de triſteſſe, ſes injuſtes ſœurs qui la régardoient comme une rivale, conçurent contr'elle une averſion, qu'elles ne purent diſſimuler; & pendant que la *Belle* déploroit le trop grand effet de ſes charmes, elle eut encore la douleur d'apprendre que ces nouveaux ſoupirans, dans l'idée qu'ils ſe nuiſoient, & qu'ils étoient cauſe l'un pour l'autre qu'aucun ne fût favoriſé, voulurent par la plus grande extravagance, ſe battre. Tous ces déſagrémens lui firent former le deſſein de partir plutôt qu'elle ne l'avoit réſolu.

Son Pere & ſes freres ne négligerent rien pour la retenir,

mais eſclave de ſa parole, ferme dans ſa réſolution, les larmes de l'un, & les prieres de l'autre ne purent la gagner. Tout ce qu'ils obtinrent, c'eſt qu'elle différa ſon départ autant qu'elle pût. Les deux mois étoient écoulés, & tous les matins elle formoit la réſolution de dire adieu à ſa famille, ſans avoir la force de prendre congé d'elle le ſoir. Combattue par des ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance elle ne pouvoit pencher vers l'une, qu'elle ne fit injuſtice à l'autre. Au milieu de ſes embarras, il ne fallut pas moins qu'un rêve pour la déterminer. Elle crut être en dormant au Palais de la *Bête*, & ſe trouvant dans une allée écartée, au bout de laquelle étoit un fort rempli de broſſailles, qui cachoit l'ouverture d'une caverne, d'où ſortoient des gémiſſemens effroyables, elle reconnut la voix

de la *Bête* ; elle y courut pour la ſecourir. Ce Monſtre qui lui parut dans ſon rêve étendu par terre & mourant, lui reprocha que c'étoit elle qui l'avoit mis en ce triſte état, & qu'elle n'avoit payé ſon amour que de la plus noire ingratitude. Elle vit enſuite la Dame qu'elle avoit déja vue en dormant, & qui lui dit d'un air ſévére qu'elle étoit perdue pour peu qu'elle tardât encore à remplir ſes engagemens ; qu'elle avoit donné ſa parole à la *Bête* de revenir dans deux mois, qu'ils étoient expirés, que tardant un jour de plus, cette *Bête* alloit mourir ; que le déſordre qu'elle cauſoit dans la maiſon de ſon Pere, la haine de ſes ſœurs devoient l'engager à partir, d'autant plus volontiers que dans la Palais de la *Bête* tout ſe réuniſſoit pour lui faire plaiſir.

La *Belle* effrayée de ce rêve,

& craignant d'être la cauſe de la mort de la *Bête*, ſe réveilla tout d'un coup, & fut ſans tarder déclarer à toute ſa famille qu'elle ne vouloit plus différer ſon départ. Cette nouvelle cauſa différens mouvemens. Le Pere laiſſa parler ſes larmes, les fils proteſterent qu'ils ne la laiſſeroient pas partir, & les Amans au déſeſpoir, jurerent de ne point déſemparer ſa maiſon. Les filles ſeules, loin de paroître affligées du départ de leur ſœur, ne firent que louer ſa bonne foi, ſe parant même de cette vertu, elles oſérent aſſurer, que ſi, comme la *Belle*, elles euſſent données leurs paroles, la figure de la *Bête* ne les feroit pas balancer ſur un ſi juſte devoir, & qu'elles ſeroient déja de retour à ce Palais merveilleux. C'eſt ainſi qu'elles vouloient déguiſer la cruelle jalouſie qu'elles avoient dans le cœur. Cependant

la *Belle* charmée de leur ſentimens apparens de généroſité, ne penſa plus qu'à convaincre ſes Freres & ſes Amans, de l'obligation dans laquelle elle étoit de s'éloigner d'eux. Mais ſes freres l'aimoient trop pour pouvoir conſentir à ſon départ, & les Amans trop épris, ne pouvoient entendre raiſon. Les uns & les autres ignorant par qu'elle voie la *Belle* étoit arrivée chez ſon pere, & ne doutant pas que le cheval qui la premiere fois l'avoit portée au Palais de la *Bête* ne vint la chercher, réſolurent tous enſemble d'y mettre obſtacle.

Les Sœurs qui n'avoient que les apparences d'une prétendue bonne foi, pour cacher la joie qu'elles reſſentoient en elles-mêmes, en voyant le moment du départ de leur Sœur approcher, craignoient plus que la mort qu'ils n'en retardaſſent l'exécution. Mais

la *Belle* ferme dans sa résolution ; sçachant où le devoir l'appelloit, & n'ayant plus de tems à perdre pour prolonger les jours de la *Bête* sa bienfaictrice, prit, dès que la nuit fut venue, congé de toute sa famille, & de ceux qui s'intéressoient à sa destinée. Elle les assura que quelque attention qu'ils eussent, pour empêcher son départ, elle seroit chez la *Bête* le lendemain matin avant qu'ils fussent éveillés, que toutes leurs mesures seroient inutiles, & quelle vouloit retourner dans le Palais enchanté.

Elle n'oublia pas en se mettant au lit de tourner sa bague. Son sommeil fut long, & elle ne se réveilla que lorsque sa pendule sonnant douze heures, lui fit entendre son nom en musique. A ce signe elle connut que ses souhaits étoient accomplis. Quand elle eut marqué qu'elle ne

vouloit pas dormir, ſon lit fut environné de ces *Bêtes* qui s'étoient empreſſées à la ſervir. Toutes lui témoignerent la ſatisfaction qu'elles avoient de ſon retour, & lui firent connoître la douleur que leur avoit cauſée ſa longue abſence.

Cette journée lui parut plus longue que toutes celles qu'elle avoit paſſées dans ce lieu. Non qu'elle regrettât la compagnie qu'elle avoit laiſſée, mais elle étoit dans l'impatience de revoir la *Bête*, & de ne rien épargner pour ſa juſtification. Une autre eſpérance l'animoit encore, c'étoit d'avoir dans ſon ſommeil les doux entretiens de l'*Inconnu*, plaiſir dont elle avoit été privée pendant les deux mois qu'elle venoit de paſſer avec ſa famille, & qu'elle ne pouvoit goûter que dans l'enceinte de ce Palais.

La *Bête* enfin & l'*Inconnu* furent

tour à tour le ſujet de ſes rêveries. Dans un moment elle ſe reprochoit de n'avoir pas du retour pour un Amant qui ſous une figure monſtreuſe faiſoit paroître une ſi belle ame. Dans un autre, elle étoit triſte d'abandonner ſon cœur à quelque image fantaſtique qui n'avoit d'exiſtence que celle que lui prêtoit ſes ſonges. Elle doutoit ſi ſon cœur devoit préférer une chimere à l'amour réel d'une *Bête*. Le ſonge qui lui faiſoit voir le bel *Inconnu*, l'avertiſſoit ſans ceſſe de ne point s'en rapporter à ſes yeux. Elle craignoit que ce ne fût une illuſion vaine que la vapeur du ſommeil enfante, & que le réveil détruit.

Ainſi toujours irréſolue, aimant l'Inconnu, ne voulant point déplaire à la *Bête*, & ne cherchant qu'à s'occuper de ſes plaiſirs, elle fut à la Comédie Françoiſe qu'elle trouva d'une fadeur

ſans égale. Refermant bruſquement la fenêtre, elle crut ſe dédommager à l'Opéra : la Muſique lui parut pitoyable. Les Italiens n'eurent pas auſſi le talent de l'amuſer. Elle trouva leur piéce ſans ſel, ſans eſprit & ſans conduite. L'ennui, le dégoût qui la ſuivoient ne lui firent nulle part trouver de plaiſir. Elle n'eut dans les jardins nuls agrémens. Sa Cour cherchant à lui plaire, les uns perdirent le fruit de leurs gambades, les autres celui de leurs jolis diſcours & de leur gazouillement. Elle étoit impatiente de recevoir la viſite de la *Bête*, dont elle croyoit entendre le bruit à chaque inſtant. Mais cette heure ſi déſirée arriva, ſans que la *Bête* parut. Allarmée & comme en colere de ce retardement, elle ne ſçavoit d'où provenoit ſon abſence. Flotant entre la crainte & l'eſpérance, l'eſprit agité, le cœur en

proie à la triſteſſe, elle deſcendit dans les jardins, réſolue de ne point rentrer dans le Palais qu'elle n'eût trouvé la *Bête*. Dans tous les endroits qu'elle parcourut, elle ne vit aucune de ſes traces. Elle l'appella, l'écho ſeul répéta ſes cris. Ayant paſſé plus de 3 heures dans ce déſagréable exercice, & accablée de laſſitude, elle s'aſſit ſur un banc. Elle s'imaginoit ou que la *Bête* étoit morte, ou qu'elle avoit abandonné ces lieux. Elle ſe trouvoit ſeule dans ce Palais, ſans eſpoir d'en ſortir. Elle regrettoit l'entretien de la *Bête* quoiqu'il ne fût pas divertiſſant pour elle, & ce qui lui paroiſſoit extraordinaire, c'étoit de ſe trouver tant de ſenſibilité pour ce Monſtre. Elle ſe reprochoit de ne l'avoir pas épouſé. Se regardant comme l'Auteur de ſa mort, (car elle craignoit que ſon abſence trop longue ne l'eût

cauſée) elle ſe fit les plus durs & les plus ſanglans reproches.

Au milieu de ces triſtes réflexions, elle appereut qu'elle étoit dans cette allée même, où la derniere nuit qu'elle venoit de paſſer chez ſon pere, elle s'étoit repréſenté le Monſtre mourant dans une caverne inconnue. Perſuadée qu'elle n'avoit pas été conduite dans ce lieu par le pur hazard, elle porta ſes pas vers le fort qu'elle ne trouva pas impraticable. Elle y vit un antre creux qui lui paroiſſoit être le même qu'elle avoit cru voir en ſonge : comme la Lune n'y fourniſſoit qu'une foible lumiere, les Pages Singes parurent incontinent avec un nombre de flambeaux ſuffiſant pour éclairer cet antre, & lui faire apperçevoir la *Bête* étendue par terre, qu'elle crut endormie. Loin d'être effrayée de ſa vûe, la *Belle* en fut fort conten-

te, & s'en approchant hardiment, elle lui passa la main sur la tête, en l'appellant plusieurs fois. Mais la sentant froide & sans mouvement, elle ne douta plus de sa mort, ce qui lui fit pousser des cris douloureux, & dire les choses du monde les plus touchantes.

La certitude de sa mort ne l'empêcha cependant pas de faire ses efforts pour la rappeller à la vie. En lui mettant la main sur le cœur, elle sentit avec une joie inexprimable qu'elle respiroit encore. Sans s'amuser à la flatter davantage, la *Belle* sortit de la caverne, & courût à un bassin, où puisant de l'eau dans ses mains, elle lui en vint jetter. Mais comme elle n'en pouvoit prendre que fort peu à la fois, & qu'elle la répandoit avant que d'être auprès de la *Bête*, son secours auroit étoit tardif, sans le

secours des courtisans Singes, qui coururent au Palais, & revinrent avec tant de diligence, qu'elle eût dans un moment un vase pour puiser de l'eau, & des liqueurs fortifiantes. Elle lui en fit respirer & avaller, ce qui produisant un effet admirable, lui donna quelque mouvement, & peu après lui rendit la connoissance. Elle l'anima de la voix, & la flatta tant, qu'elle se remit. *Que vous m'avez causé d'inquiétude*, dit-elle obligeamment à la Bête, *j'ignorois à quel point je vous aimois : la peur de vous perdre m'a fait connoître que j'étois attachée à vous par des liens plus forts que ceux de la reconnoissance. Je vous jure que je ne pensois qu'à mourir, si je n'avois pû vous sauver la vie.* A ces tendres paroles la *Bête* se sentant entiérement soulagée, lui répondit d'un voix cependant encore foible : *vous êtes*

bonne, la Belle, *d'aimer un monſtre ſi laid; mais vous faites bien: je vous aime plus que ma vie. Je penſois que vous ne reviendriez plus. J'en ſerois morte. Puiſque vous m'aimez, je veux vivre. Allez vous repoſer, & ſoyez certaine que vous ſerez auſſi heureuſe que votre bon cœur le mérite.*

La *Belle* n'avoit point encore entendu prononcer un ſi long diſcours à la *Bête*. Il n'étoit pas éloquent, mais il lui plut par le tour de douceur & de ſincérité, qu'elle y crut remarquer. Elle s'étoit attendue d'en être grondée, ou de recevoir du moins des reproches. Elle eut dès-lors meilleure opinion de ſon caractère: ne la trouvant plus ſi ſtupide, elle regarda même comme un trait de prudence ſes courtes réponſes; & prévenue de plus en plus en ſa faveur, elle ſe retira dans ſon appartement l'eſprit

rempli des plus flatteuſes idées.

La *Belle* extrêmement fatiguée, y trouva tous les rafraîchiſſemens, dont elle avoit beſoin. Ses yeux appeſantis lui promettoient un doux ſommeil; preſque auſſi-tôt endormie que couchée, ſon cher *Inconnu* ne manqua pas de ſe préſenter. Pour exprimer le plaiſir qu'il avoit de la revoir, que de choſes tendres il lui dit! Il l'aſſura qu'elle ſeroit heureuſe; qu'il ne s'agiſſoit plus que de ſuivre les mouvemens que lui dictoit la bonté de ſon cœur. La *Belle* lui demanda ſi ce ſeroit en épouſant la *Bête*. L'*Inconnu* lui répondit qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen. Elle en eut une eſpece de dépit, elle trouva même extraordinaire que ſon Amant lui conſeillât de rendre ſon Rival heureux. Après ce premier ſonge, elle croyoit voir la *Bête* morte à ſes pieds. Un inſtant

après l'*Inconnu* paroiſſoit & diſparoiſſoit en même tems pour laiſſer prendre ſa place à la *Bête*. Ce qu'elle remarquoit le plus diſtinctement, étoit la Dame, qui ſembloit lui dire : *Je ſuis contente de toi. Suis toujours les mouvemens de ta raiſon & ne t'inquiete de rien, je me charge du ſoin de te rendre heureuſe.* La *Belle*, quoiqu'endormie, paroiſſoit découvrir ſon inclination pour l'*Inconnu*, & ſa répugnance pour le Monſtre, qu'elle ne trouvoit pas aimable. La Dame ſourioit de ſon ſcrupule, & l'avertiſſoit de ne point s'inquiéter de ſa tendreſſe pour l'*Inconnu*, que les mouvemens qu'elle ſe ſentoit n'avoient rien d'incompatible avec l'intention qu'elle avoit de faire ſon devoir, que ſans réſiſtance elle la pouvoit faire ſuivre, & que ſon bonheur ſeroit parfait en épouſant la *Bête*.

Ce ſonge, qui finit avec ſon ſommeil, fut pour elle une ſource intariſſable de réflexions. Dans ce dernier & dans les autres, elle trouva plus de fondement que n'en ont communément les ſonges; c'eſt ce qui la détermina de conſentir à cet étrange himen. Mais l'image de l'*Inconnu* venoit ſans ceſſe la troubler. C'étoit le ſeul obſtacle, il n'étoit pas médiocre. Toujours incertaine de ce qu'elle avoit à faire, elle fut à l'Opéra, ſans que ſes embarras ceſſaſſent. Au ſortir de ce ſpectacle, elle ſe mit à table; l'arrivée de la *Bête* fut ſeule capable de la déterminer.

Loin de lui faire des reproches ſur ſa longue abſence, le Monſtre, comme ſi le plaiſir de la voir lui eût fait oublier ſes ennuis paſſés, parut, en entrant chez la *Belle*, n'avoir d'empreſſement que celui de ſçavoir *ſi elle s'étoit*

bien divertie, ſi on l'avoit bien reçûe, & ſi ſa ſanté avoit été bonne. Elle répondit à ces queſtions, & ajouta poliment qu'elle avoit acheté cher tous les agrémens dont elle avoit joui par ſes ſoins, qu'ils avoient été ſuivis de cruelles peines par l'état où elle l'avoit trouvé.

La *Bête* la remercia laconiquement, après quoi voulant prendre congé d'elle, elle lui demanda à ſon ordinaire, ſi elle vouloit qu'*elle couchât avec elle.* La *Belle* fut quelque tems ſans répondre, mais prenant enfin ſon parti, elle lui dit en tremblant, *Oui,* la Bête, *je le veux bien, pourvû que vous me donniez votre foy, & que vous receviez la mienne. Je vous la donne,* reprit la Bête, *& vous promets de n'avoir jamais d'autre épouſe.... Et moi,* répliqua la Belle, *je vous reçois pour mon époux, & vous jure un amour tendre & fidéle.*

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'une décharge d'artillerie ſe fit entendre ; & pour qu'elle ne doutât pas que ce ne fut en ſigne de réjouiſſance, elle vit de ſes fenêtres l'air tout en feu par l'illumination de plus de vingt mille fuſées, qui ſe renouvellerent pendant trois heures. Elles formoient des lacs d'amour; des cartouches galans repréſentoient les chifres de la *Belle*, & on liſoit en lettres bien marquées, VIVE LA BELLE ET SON EPOUX. Ce charmant ſpectacle ayant ſuffiſamment duré, la *Bête* témoigna à ſa nouvelle épouſe qu'il étoit tems de ſe mettre au lit.

Quelque peu d'impatience qu'eût la *Belle* de ſe trouver auprès de cet Epoux ſingulier, elle ſe coucha. Les lumieres s'éteignirent à l'inſtant. La *Bête* s'approchant, fit appréhender à la *Belle* que du poids de ſon corps

elle n'écrasât leur couche. Mais elle fut agréablement étonnée en sentant que ce Monstre se mettoit à ses côtés aussi légérement qu'elle venoit de le faire. Sa surprise fut bien plus grande, quand elle l'entendit ronfler presque aussi-tôt, & que par sa tranquillité, elle eut une preuve certaine qu'il dormoit d'un profond sommeil.

Malgré son étonnement, accoutumée qu'elle étoit aux choses extraordinaires, après avoir donné quelques momens à la réflexion, elle s'endormit aussi tranquillement que son Epoux, ne doutant point que ce sommeil ne fût mystérieux, ainsi que tout ce qui se passoit dans ce Palais. A peine fut-elle endormie que son cher *Inconnu* vint à l'ordinaire lui rendre visite. Il étoit plus gay & plus paré qu'il n'avoit jamais été. *Que je vous suis obligé*,

charmante Belle, lui disoit-il, *Vous me délivrez de l'affreuse prison où je gémissois depuis si longtems. Votre mariage avec la Bête va rendre un Roi à ses sujets, un fils à sa mere, & la vie à son Royaume : Nous allons tous être heureux.*

La *Belle* à ce discours sentoit un violent dépit, voyant que l'*Inconnu*, loin de lui témoigner le désespoir où le devoit jetter l'engagement qu'elle venoit de prendre, faisoit briller à ses yeux une joie excessive. Elle alloit lui témoigner son mécontentement, lorsque la Dame à son tour lui parut en songe.

Te voilà victorieuse, lui dit-elle. *Nous te devons tout*, la Belle, *tu viens de préférer la reconnoissance à tout autre sentiment ; il n'y en a point qui, comme toi, eussent eu la force de tenir parole aux dépens de leur satisfaction, ni d'ex-*

poſer leur vie pour ſauver celle de leur pere ; en récompenſe il n'y en a point qui puiſſent eſpérer de jamais jouir d'un bonheur pareil à celui où ta vertu t'a fait parvenir. Tu n'en connois à préſent que la moindre partie. Le retour du Soleil t'en apprendra davantage.

Après la Dame, la *Belle* revoyoit le jeune homme, mais étendu & comme mort. Toute la nuit ſe paſſa à faire différens ſonges. Ces agitations lui étoient devenues familieres, elle ne l'empêcherent point de dormir longtems. Ce fut le grand jour qui la réveilla. Il brilloit dans ſa chambre bien plus qu'à l'ordinaire, ſes *Guénons* n'avoient pas fermé les fenêtres, c'eſt ce qui lui donna occaſion de jetter les yeux ſur la *Bête*. Prenant d'abord le ſpectacle qu'elle voyoit pour une ſuite ordinaire de ſes ſonges, & croyant rêver encore, ſa joye

& ſa ſurpriſe furent extrêmes ; quand elle n'eut plus lieu de douter que ce qu'elle voyoit ne fût réel.

Le ſoir en ſe couchant elle s'étoit miſe au bord de ſon lit, ne croyant pas faire trop de place à ſon affreux époux. Il avoit ronflé d'abord, mais elle avoit ceſſé de l'entendre avant que de s'endormir. Le ſilence qu'il gardoit, quand elle s'éveilla, lui ayant fait douter qu'il fût auprès d'elle, & s'imaginant qu'il s'étoit levé doucement, pour en ſçavoir la verité, elle ſe retourna avec le plus de précaution qu'il lui fut poſſible, & fut agréablement ſurpriſe de trouver au lieu de la *Bête*, ſon cher *Inconnu*.

Ce charmant dormeur lui paroiſſant mille fois plus beau qu'il ne l'étoit pendant la nuit, pour être certaine ſi c'étoit bien le même, elle ſe leva, & fut pren-

dre sur sa toilette le portrait qu'elle portoit d'ordinaire au bras. Mais elle ne le put méconnoître. Occupé du merveilleux de cet assoupissement, elle lui parla dans l'espérance de le faire cesser. Ne s'éveillant point à sa voix, elle le tira par le bras. Cette seconde tentative lui fut encore inutile, & ne servit qu'à lui faire connoître qu'il y avoit de l'enchantement : ce qui la fit résoudre à laisser passer ce charme, qui vraisemblablement devoit avoir un terme prescrit.

Comme elle étoit seule, elle ne craignoit de scandaliser personne par les libertés qu'elle pouvoit prendre avec lui. De plus il étoit son époux. C'est pourquoi donnant un libre cours à ses tendres sentimens, elle le baisa mille fois, & prit ensuite le parti d'attendre patiemment la fin de cette espece de léthargie. Qu'elle étoit

charmée d'être unie à l'objet qui seul l'avoit forcée à balancer, & d'avoir fait par devoir ce qu'elle auroit voulu faire par goût. Elle ne doutoit plus du bonheur qu'on lui avoit promis dans ses songes. Cet fut alors qu'elle connut que la Dame lui disoit vrai, en lui représentant, qu'il ne seroit point incompatible d'avoir tout à la fois de l'amour pour la *Bête*, & pour son *Inconnu*, puisque les deux n'étoient qu'un.

Cependant son époux ne s'éveilloit pas. Après un peu de nourriture, elle essaya de se dissiper par ses occupations ordinaires; mais elles lui parurent insipides. Ne pouvant se résoudre à sortir de sa chambre, pour n'y pas rester oisive, elle prit de la musique & se mit à chanter. Ses oiseaux l'entendant firent avec elle un concert d'autant plus charmant, que la *Belle* espéroit

toujours qu'il ſeroit interrompu par le réveil de ſon Epoux, car elle s'étoit flattée de détruire l'enchantement par l'harmonie de la voix.

Il le fut en effet, mais non de la façon qu'elle avoit eſpéré. La *Belle* entendit le bruit étranger d'un char qui rouloit ſous les fenêtres de ſon appartement, & la voix de pluſieurs perſonnes qui s'approchoient de ſa chambre. Au même inſtant le Singe Capitaine des Gardes par le bec de ſon perroquet trucheman lui annonça des Dames. La *Belle* regardant par la fenêtre vit le char qui les avoit apportées. Il étoit d'une façon toute nouvelle, & d'une beauté ſans égale. Quatre cerfs blancs ayant leurs bois & les pinces d'or, ſuperbement arnachés tiroient cet équipage, dont la ſingularité augmenta le déſir qu'elle avoit de connoître cel-

les à qui il appartenoit.

Par le bruit qui devenoit plus grand, elle connut que ces Dames approchoient, & qu'elles devoient être prêtes de l'antichambre. Elle ſe crut obligée d'aller au-devant. Elle reconnut dans une des deux la Dame qu'elle avoit coutume de voir en ſonge. L'autre n'étoit pas moins belle; ſa mine haute & diſtinguée marquoit aſſez qu'elle étoit une perſonne illuſtre. Cette *Inconnue* avoit paſſé ſa premiere jeuneſſe: mais elle avoit l'air ſi majeſtueux, que la *Belle* ne ſavoit à laquelle adreſſer ſon compliment.

Elle étoit dans cet embarras, lorſque celle qu'elle connoiſſoit déja, & qui paroiſſoit avoir quelque ſupériorité ſur l'autre, adreſſant la parole à ſa compagne, lui dit: *Eh bien*, Reine, *que penſez-vous de cette belle Fille? vous lui*

devez le retour de votre fils à la vie, car vous conviendrez que la façon déplorable dont il en jouissoit, ne peut pas s'appeller VIVRE. *Sans elle vous n'auriez jamais revû ce Prince, & il seroit resté sous l'horrible figure dans laquelle il avoit été transformé, s'il ne se fût pas trouvé dans le monde une personne unique, de qui la vertu & le courage égalent la beauté. Je crois que vous verrez avec plaisir ce Fils qu'elle vous rend, devenir son bien. Ils s'aiment, & il ne manque à présent à leur parfait bonheur, que votre consentement, le leur refuserez vous ?*

La Reine à ces mots embrassant tendrement la *Belle* s'écria : *Loin de leur refuser mon consentement, j'y mets ma souveraine félicité*..... Charmante & vertueuse fille, *à qui j'ai tant obligation, apprenez-moi qui vous êtes, & le nom des Souverains assez heu-*

reux pour avoir donné le jour à une Princesse si parfaite.

Madame, répondit modestement la Belle, *depuis long-tems je n'ai plus de mere. Mon pere est un Marchand plus connu dans le monde par sa bonne foi & ses malheurs, que par sa naissance.....* A cette sincére déclaration, la Reine étonnée recula deux pas, & dit: *Quoi vous n'êtes que la fille d'un Marchand!..... Ah! grande Fée*, ajouta-t-elle, en la regardant d'un air mortifié. Elle se tut après ce peu de paroles; mais son air disoit assez ce qu'elle pensoit, & son mécontentement s'exprimoit dans ses yeux.

Il me semble, lui dit fiérement la Fée, *que vous n'êtes pas contente de mon choix. La condition de cette jeune fille excite vos mépris, elle étoit cependant la seule dans le monde qui fût capable de remplir mon projet, & de rendre*

votre fils heureux ... : . Je ſuis très-reconnoiſſante, répondit la Reine ; mais puiſſante Intelligence, ajouta-t-elle, *je ne puis m'empêcher de vous repréſenter le biſarre aſſemblage du plus beau ſang du monde dont mon fils eſt iſſu, avec le ſang obſcur, d'où ſort la perſonne à qui vous le voulez unir. Je vous avoue que je ſuis peu flattée du prétendu bonheur de ce Prince, s'il le faut acheter par une alliance auſſi honteuſe pour nous, & auſſi indigne de lui. Seroit-il impoſſible qu'il ſe trouvât dans le monde une perſonne de qui la vertu égalât la naiſſance? Je ſçais le nom de tant de Princeſſes eſtimables, pourquoi ne me ſera-t-il pas permis de me flatter de le voir poſſeſſeur d'une d'elles.*

Comme elles en étoient en cet endroit, le bel *Inconnu* parut. L'arrivée de ſa mere & de la Fée l'avoit éveillé, & le bruit qu'elles

avoient causé eut plus de pouvoir que tous les efforts de la *Belle*, l'ordre du charme le voulant ainsi. La Reine le tint long-tems embrassé sans proférer une parole. Elle retrouvoit un fils que ses belles qualités rendoient digne de sa tendresse. Quelle joye pour ce Prince de se voir délivré d'une figure épouvantable, & d'une stupidité d'autant plus douloureuse, qu'elle étoit affectée, & qu'elle n'avoit point obscurci sa raison. Il récouvroit la liberté de paroître en sa forme ordinaire par l'objet de son Amour, c'est ce qui la lui rendoit encore plus précieuse.

Après les premiers transports que le sang lui venoit d'inspirer pour sa mere, le Prince les interrompit pour suivre le devoir & la reconnoissance, qui le pressoient de rendre grace à la *Fée*. Il le fit dans les termes les plus respec-

tueux & les plus courts, afin d'avoir la liberté de tourner ses empressemens du côté de la *Belle*.

Il les lui avoit déja fait connoître par ses tendres regards, & pour confirmer ce qu'avoient dit ses yeux, il alloit y joindre les termes les plus touchans, lorsque la Fée le retint, & lui marqua qu'elle le prenoit pour juge entre sa mere & elle. *Votre mere*, lui dit-elle, *condamne l'engagement que vous avez pris avec la* Belle. *Elle trouve que sa naissance est indigne de la vôtre. Pour moi je crois que ses vertus en font disparoître l'inégalité. C'est à vous*, Prince, *à decider qui de nous deux pense selon votre goût. Afin que vous ayez une entiere liberté de nous faire connoître vos veritables sentimens, je vous déclare qu'il vous est permis de ne vous pas contraindre. Quoique vous ayez donné votre foi à cette aimable personne, vous*

vous la pouvez reprendre. Je suis caution que la Belle *vous la rendra sans aucune difficulté. Quoique par sa bonté vous ayez repris votre forme naturelle, je vous assure encore que sa générosité lui fera pousser le désintéressement, jusqu'à vous laisser la liberté de disposer de votre main en faveur de la personne à qui la Reine vous conseillera de la donner.... Quand dites vous,* la Belle, poursuivit la Fée en se tournant de son côté, *me suis-je trompée en expliquant vos sentimens? Voudriez-vous d'un Epoux, qui le seroit à regret?*

Non assurément, Madame, répondit la Belle, *le Prince est libre: je renonce à l'honneur d'être son épouse. Quand j'ai accepté sa foi, j'ai crû faire grace à quelque chose au-dessous de l'homme. Je ne me suis engagée avec lui, que dans le dessein de lui faire une faveur insigne. L'ambition n'a point eu*

TAYLOR INST. OXFORD

de part à mes intentions. Ainſi, grande Fée, *je vous ſupplie de ne rien exiger de la Reine dans une occaſion, où je ne puis blâmer ſa délicateſſe.*

Eh bien, Reine, *que dites-vous à cela?* dit la Fée d'un ton dédaigneux & piqué. *Trouvez-vous que les Princeſſes qui ne le ſont que par le caprice de la fortune, méritent mieux le haut rang où le ſort les a placées, que cette jeune perſonne? Pour moi je penſe qu'elle ne devroit pas être reſponſable d'une origine que ſa vertu réleve ſuffiſamment* ... La Reine répondit avec une eſpece de confuſion, *la* Belle *eſt incomparable; ſon mérite eſt infini, rien n'eſt au-deſſus. Mais*, Madame, *ne pouvons-nous pas trouver d'autres moyens de le récompenſer? Ne le puis-je pas faire ſans lui ſacrifier la main de mon fils?*

Oui, la Belle, lui dit la Reine;

je vous dois tant que je ne le puis reconnoître ; je ne mets point de bornes à vos désirs. Souhaitez hardiment, je vous acccorderai tout, hors ce seul point. Mais la différence ne sera pas grande pour vous. Choisissoit un Epoux dans ma Cour. Quelque grand Seigneur qu'il puisse être, il aura lieu de s'estimer heureux, & à votre considération je le placerai si près du Trône, qu'il y aura peu de différence.

Je vous rends grace, Madame, lui répondit la Belle, *je n'ai point de récompense à exiger de vous. Je suis trop payée du plaisir d'avoir fait cesser l'enchantement qui déroboit un grand Prince à sa Mere & à son Royaume. Mon bonheur seroit parfait, si c'étoit à mon Souverain que j'eusse rendu ce service. Tout ce que je désire, est que la Fée daigne me remettre auprès de mon pere.*

Le Prince qui par ordre de la

Fée avoit gardé le silence pendant tous ces discours, ne fut pas le maître de le garder plus long-tems, & son respect à des ordres si fâcheux ne fut plus capable de le contenir. Il se jetta aux pieds de la *Fée* & de sa mere; il les pria avec la plus vive instance de ne le pas rendre plus malheureux qu'il n'étoit en éloignant la *Belle*, & en le privant du bonheur d'être son Epoux.

A ces mots la *Belle* le regardant d'un air rempli de tendresse, mais accompagné d'une noble fierté, lui dit: *je ne puis*, Prince, *vous cacher les sentimens que j'ai pour vous. Votre désenchantement en est une preuve, & je les voudrois envain déguiser. J'avoue, sans rougir, que je vous aime plus que moi-même. Pourquoi le dissimulerois-je? On ne doit désavouer que les mouvemens criminels. Les miens sont remplis d'innocence, &*

sont autorisez par le consentement de la généreuse Fée, à qui vous & moi sommes si redevables. Mais si j'ai pû me résoudre à y renoncer, quand j'ai crû que mon devoir m'ordonnoit de sacrifier à la Bête, *vous devez être persuadé que je ne me dementirai pas en cette occasion, où il ne s'agit plus de l'interêt d'un Monstre, mais du vôtre.*

Il me suffit de savoir qui vous êtes & qui je suis, pour renoncer à la gloire d'être votre épouse. J'ose dire même que, quand vaincue par vos prieres, elle vous accorderoit le consentement que vous désirez, elle ne feroit rien pour vous, puisque dans ma raison, & dans mon amour même, vous trouveriez un obstacle insurmontable. Je le répéte, je ne demande pour toute faveur que de retourner dans le sein de ma famille, où je conserverai un souvenir éternel de vos bontés & de votre amour.

Généreuſe Fée, s'écria le Prince en joignant les mains d'une façon ſuppliante, *de grace empêchez que la* Belle *ne parte, & rendez-moi plutôt ma monſtrueuſe figure. A cette condition je reſterai ſon Epoux, elle a donné ſa foi à la* Bête, *& je préfére cet avantage à tous ceux qu'elle me procure, ſi je n'en puis jouir ſans les payer ſi cherement.*

La *Fée* ne répondoit rien. Elle regardoit fixement la Reine qui étoit touchée de tant de vertus, mais dont l'orgueil n'étoit pas ébranlé. La douleur de ſon fils l'affligeoit, ſans pouvoir oublier que la *Belle* étoit fille d'un Marchand, & rien davantage. Cependant elle appréhendoit le courroux de la *Fée*, dont l'air & le ſilence marquoient aſſez l'indignation. Son embarras étoit extrême. N'ayant pas la force de dire un mot, elle craignoit de voir finir d'une façon funeſte une

conversation, dont l'intelligence protectrice étoit offensée. Personne ne parla pendant quelques momens, mais la *Fée* enfin rompit le silence, & jettant un regard affectueux sur les Amans elle leur dit :

Je vous trouve dignes l'un de l'autre. On ne pourroit sans crime songer à séparer tant de mérite. Vous resterez unis, c'est moi qui vous le promets. J'ai assez de pouvoir pour l'exécuter. La Reine à ces paroles frémit : elle eût ouvert la bouche pour faire quelques représentations, mais la *Fée* la prévint en lui disant : *Pour vous*, Reine, *le peu de cas que vous faites d'une vertu dépouillée des vains ornemens que vous estimez seuls, m'autoriseroit à vous faire des reproches amers. Mais je pardonne cette faute à la fierté que vous inspire le rang que vous tenez, & je ne prendrai pas d'au-*

re vengeance, que celle que je tire de la petite violence que je vous fais, de laquelle vous ne ſerez pas long-tems ſans me rendre grace.

La *Belle* à ces paroles embraſſa les genoux de la *Fée*, & s'écria : *Ah! ne m'expoſez pas à la douleur de m'entendre reprocher toute ma vie que je ſuis indigne du rang où votre bonté me veut élever; ſongez que le Prince qui croit à préſent que ſon bonheur conſiſte dans le don de ma main, penſera peut-être comme la* Reine, *avant qu'il ſoit peu.*

Non, non, la Belle, *ne craignez rien*, reprit la Fée. *Les malheurs que vous prévoyez ne peuvent arriver. Je ſais un moyen ſûr de vous en préſerver, & quand le Prince ſeroit capable de vous mépriſer après vous avoir épouſée, il faudroit qu'il en cherchât un autre ſujet que dans l'inégalité des conditions. Votre naiſſance n'eſt point inférieure à la ſienne. L'a-*

vantage

vantage même eſt très-conſidérable de votre côté ; puiſqu'il eſt vrai, dit-elle fiérement à la Reine, *que voilà votre niéce, & ce qui vous la doit rendre reſpectable, c'eſt qu'elle eſt la mienne, étant fille de ma ſœur, qui, comme vous, n'étoit pas eſclave d'une dignité dont la vertu fait le principal luſtre.*

Cette Fée *ſachant eſtimer le vrai mérite, fit honneur au Roi de l'Iſle heureuſe, votre frere, de l'épouſer. J'ai garanti le fruit de leurs amours des fureurs d'une* Fée *qui vouloit être ſa belle-mere. Depuis qu'elle eſt née je l'ai deſtinée pour épouſe à votre fils. Je voulois en vous cachant l'effet de ma bonne volonté, donner à votre confiance le tems d'éclater. J'avois quelque ſujet de croire, que vous en auriez eu davantage pour moi. Vous pouviez vous en rapporter à mes ſoins ſur le deſtin du Prince. J'avois témoigné y prendre aſſez d'intérêt,*

& vous ne devïez pas appréhender que je l'exposasse à rien de honteux pour vous & pour lui. Je suis persuadée, Madame, poursuivit-elle, avec une sourire qui marquoit encore quelque chose d'aigre, *que vous ne pousserez pas le dédain plus loin, & que vous voudrez bien nous honorer de votre alliance.*

La Reine interdite & confuse ne sut que répondre. Le seul moyen de réparer sa faute, fut d'en faire un aveu sincere, & d'en témoigner un vrai répentir. *Je suis coupable*, généreuse Fée, lui dit-elle, *vos bontés me doivent être de sûrs garants, que vous ne laisseriez point faire à mon fils une alliance qui le dût deshonorer. Mais de grace pardonnez aux préjugés d'une naissance illustre. Ils me disoient que le sang royal ne se pouvoit mésallier sans honte. Je mériterois, je l'avoue, que pour me punir vous donnassiez à la* Belle

une belle-mere plus digne de la poſſéder. Mais vous prennez un intérêt trop généreux à mon fils pour le rendre la victime de ma faute.

Quant à vous, chere Belle, continua-t-elle en l'embraſſant tendrement, *vous ne devez pas me vouloir du mal de ma réſiſtance. Elle n'étoit cauſée que par le déſir de donner mon fils à ma niéce, que la Fée m'avoit aſſurée être vivante, malgré les apparences du contraire. Elle m'en avoit fait une peinture ſi charmante, que ſans vous connoître, je vous aimois aſſez tendrement pour m'expoſer à l'indignation de* L'INTELLIGENCE, *afin de vous conſerver le trône & le cœur de mon fils.* En diſant cela elle recommença ſes careſſes, & la *Belle* les reçut avec reſpect. Le Prince de ſon côté, ravi de cette agréable nouvelle, en marqua ſa joye par ſes regards.

Nous voilà tous contens, dit la

Fée, *& pour terminer cette heureuſe avanture, il ne nous manque que le conſentement du Roi, pere de la Princeſſe; mais nous le verrons bien-tôt lui-même.* La Belle la ſupplia de permettre que celui, qui l'avoit élevée, & à qui elle avoit crû être redevable de la vie, fût préſent à ſon bonheur. *J'aime ces ſoins*, dit la Fée, *ils ſont dignes d'une belle ame, & puiſque vous le ſouhaitez, je me charge de le faire avertir.*

Alors prenant la Reine par la main, elle l'emmena ſous prétexte de lui faire voir le Palais enchanté; c'étoit pour laiſſer aux nouveaux Epoux la liberté de s'entretenir pour la premiere fois ſans contrainte & ſans le ſecours de l'illuſion. Ils voulurent les ſuivre, mais elle le leur défendit. Le bonheur dont ils alloient jouir les pénétroit d'une joye égale, ils ne pouvoient douter de leur tendreſſe mutuelle.

La converſation confuſe & peu ſuivie, les proteſtations renouvellées cent fois, en étoient pour eux un témoignage plus certain que ne l'auroit été un diſcours plein d'éloquence. Après avoir épuiſé ce que l'amour fait dire en ſemblable occaſion à des perſonnes de qui le cœur eſt veritablement touché, la *Belle* demanda à ſon Amant par quel malheur il avoit été ſi cruellement métamorphoſé en *Bête*. Elle le pria encore de l'inſtruire de tous les événemens qui avoient précédé ſa cruelle métamorphoſe. Le Prince qui pour avoir changé de figure n'avoit pas moins d'empreſſement à lui obéir, & ne voulant pas différer davantage, lui parla dans ces termes.

HISTOIRE

DE LA BÊTE.

LE Roi mon pere, avant que je vinſe au monde étoit mort. La Reine ne ſe fût pas conſolée de ſa perte, ſi l'intérêt de l'enfant qu'elle portoit n'eût combattu ſa douleur. Ma naiſſance lui cauſa une extrême joye, ce fut à la douceur d'élever le fruit de l'amour d'un époux ſi cherement aimé, que le bonheur de diſſiper ſon affliction étoit réſervé.

Les ſoins de mon éducation & la peur de me perdre l'occuperent uniquement. Elle fut ſecondée dans ſes vues par une *Fée* de ſa

connoiſſance, qui lui marqua n'avoir que de l'empreſſement à me préſerver de toutes ſortes d'accidens. La Reine lui en ſut un gré infini; mais elle ne fut pas contente quand elle lui demanda de me remettre entre ſes mains. Cette *Intelligence* n'avoit pas la réputation d'être *bonne*: elle paſſoit pour capricieuſe dans ſes faveurs; on la craignoit plus qu'on ne l'aimoit; & quand ma mere eût été même convaincue de la bonté de ſon caractère, elle ne ſe ſeroit pas déterminée à me perdre de vue.

Cependant conſeillée par des perſonnes prudentes, de peur d'eſſuyer les funeſtes effets du reſſentiment de cette *Fée* vindicative, elle ne la refuſa pas tout-à-fait. En me livrant à elle volontairement il n'y avoit pas d'apparence qu'elle me fît du mal. L'expérience avoit fait connoître

qu'elle ne se plaisoit à nuire qu'à ceux de qui elle se croyoit offensée. La Reine en convenoit, & elle n'avoit que la répugnance de se voir privée du plaisir de me regarder continuellement avec des yeux de mere, qui lui faisoient découvrir en moi des graces que je ne devois qu'à sa prévention.

Elle étoit encore irrésolue sur ce qu'elle avoit à faire, lorsqu'un Voisin puissant crut qu'il lui seroit facile de s'emparer des Etats d'un enfant gouverné par une femme. Il étoit entré dans mon Royaume avec une armée formidable. La Reine en leva une à la hâte, & avec un courage au-dessus de son sexe, elle se mit à la tête de ses troupes, & alla défendre nos frontieres. Ce fut alors que forcée de me quitter, elle ne put se dispenser de confier à la *Fée* le soin de mon édu-

cation. Je fut remis entre ſes mains, après qu'elle eut fait le ſerment le plus ſacré pour elle, que ſans aucune difficulté elle me rameneroit à la Cour auſſi-tôt que la guerre ſeroit finie, que ma mere comptoit être terminée dans un an au plus tard. Mais malgré tous les avantages qu'elle remporta, il ne lui fut pas poſſible de revoir ſitôt notre Capitale. Pour profiter de ſa victoire, après avoir chaſſé l'ennemi hors de nos Etats, elle le pourſuivit dans les ſiens.

Elle prit des Provinces entieres, gagna des batailles, & réduiſit enfin le vaincu à demander une paix honteuſe qu'il n'obtint qu'à des conditions fort dures. Après ces heureux ſuccès, la Reine partit triomphante, & goûta d'avance le plaiſir de me revoir. Mais ayant appris ſur ſa route, que contre la foi des traités,

l'indigne ennemi avoit fait égorger nos garniſons, & repris preſque toutes les places qu'il avoit été obligé de céder, elle fut contrainte de retourner ſur ſes pas. L'honneur l'emportoit ſur l'empreſſement, qui la rappelloit auprès de moi, & elle forma la réſolution de ne point finir la guerre, qu'elle n'eût mis ſon ennemi hors d'état de lui faire de nouvelles trahiſons.

Le tems qu'elle employa à cette ſeconde expédition fut fort conſidérable. Elle s'étoit flattée que deux ou trois campagnes ſuffiroient; mais elle avoit à combattre contre un adverſaire auſſi habile que fourbe. Il eut l'induſtrie de faire révolter des Provinces, ou de débaucher des bataillons entiers, ce qui força la Reine à ne ſe pas éloigner de ſon armée pendant quinze ans. Elle ne penſa point à m'appeller auprès d'el-

le, elle ſe flattoit toujours d'être à ſon dernier mois d'abſence & ſur le point de venir me revoir.

Cependant la *Fée*, conformément à ſa parole, avoit donné tous ſes ſoins pour mon éducation. Depuis le jour qu'elle m'avoit reconduit dans mon Royaume, elle étoit reſtée auprès de moi, & n'avoit ceſſé de me donner des marques de ſon attention ſur ce qui concernoit ma ſanté & mes plaiſirs. Par mon reſpect je lui marquai combien j'étoit ſenſible à ſes bontés; j'avois pour elle les mêmes égards & les mêmes empreſſemens que j'euſſe eu pour ma mere, & la reconnoiſſance m'inſpiroit en ſa faveur des ſentimens auſſi tendres.

Pendant quelque tems elle en parut ſatisfaite. Mais elle fit un voyage de quelques années, dont elle ne me communiqua point le ſecret, & à ſon retour admirant

l'effet de ſes ſoins, elle conçut pourmoi une tendreſſe différente de celle d'une mere. Elle m'avoit permis de lui donner ce nom, mais alors elle me le défendit. J'obéis, ſans m'informer des raiſons qu'elle pouvoit avoir, ni la ſoupçonner de ce qu'elle exigeoit de moi.

Je voyois bien qu'elle n'étoit pas contente : mais pouvois-je imaginer la raiſon des plaintes qu'elle faiſoit ſans ceſſe ſur mon ingratitude ? J'étois d'autant plus ſurpris de ſes reproches que je ne croyois pas les mériter. Ils étoient toujours ſuivis ou précédés des plus tendres careſſes. J'avois trop peu d'expérience pour les entendre. Il fallut qu'elle s'expliquât ; elle le fit un jour, que je lui témoignois un chagrin mêlé d'impatience touchant le retardement de la Reine. Elle m'en fit quelques reproches. Et ſur ce

que je l'assurois que ma tendresse pour ma mere n'altéroit en aucune maniere celle que je lui devois, elle me répondit qu'elle n'en étoit point jalouse, quoiqu'elle eût fait beaucoup pour moi, & qu'elle eût résolu de faire encore davantage. Mais elle ajouta, que pour donner une libre cours aux desseins qu'elle formoit en ma faveur, il falloit que je l'épousasse; qu'elle ne vouloit pas être aimée de moi comme une mere, mais comme une amante; qu'elle ne doutoit pas que je ne reçusse sa proposition avec reconnoissance, & que je n'eusse beaucoup de joye à l'accepter; qu'il n'étoit donc plus question que de m'abandonner au plaisir que devoit me causer la certitude de posséder une si puissante *Fée*, qui me garantiroit de tous les dangers, & me procureroit une vie pleine de char-

mes & comblée de gloire.

A cette propoſition je fus embarraſſé. Elevé dans mon propre pays, je connoiſſois aſſez le monde pour avoir obſervé parmi les perſonnes mariées, qu'il y en avoit d'heureuſes par la conformité d'âge & d'humeur, & d'autres très-à-plaindre, parce que des circonſtances différentes avoient mis entr'elles une antipathie qui pouvoitfaire leur ſupplice.

La *Fée* vieille, laide, & d'un caractère hautain, ne me faiſoit pas eſpérer une deſtinée auſſi agréable qu'elle me la promettoit. J'étoit bien éloigné de ſentir pour elle, ce qu'il faut ſentir pour une perſonne avec qui l'on veut paſſer agréablement ſa vie. Je ne voulois pas d'ailleurs m'engager dans un âge ſi peu avancé. Je n'avois d'autre paſſion que celle de revoir la Reine, & de me ſignaler à la tête de ſes armées. Je ſoupirois

après ma liberté, c'étoit la seule chose qui me pouvoit flatter, & la seule qu'elle me refusoit.

Je l'avois souvent suppliée de me permettre d'aller partager les périls, où je savois que la Reine se précipitoit pour mes intérêts. Mais mes prieres jusques à ce jour furent inutiles. Pressé de répondre à l'étonnante déclaration qu'elle me faisois, je fus embarrassé; je la fis ressouvenir qu'elle m'avoit souvent dit qu'il ne m'étoit pas permis de disposer de moi sans les ordres de ma mere, & pendant son absence. *C'est comme je l'entends*, reprit-elle; *je ne voudrois pas vous obliger d'en user autrement : Il me suffit que vous vous en rapportiez à la Reine.*

Je vous ai déja dit, belle Princesse, que je n'avoit pû obtenir de cette *Fée* la liberté d'aller trouver la Reine ma mere. Le désir qu'elle avoit d'avoir son con-

ſentement ; qu'elle s'attendoit d'obtenir, l'obligea de m'accorder, ſans même le lui demander, ce qu'elle m'avoit toujours refuſé. Mais elle y mit une condition qui ne me fut pas agréable, ce fut de m'accompagner : je fis mes efforts pour l'en détourner, il me fut impoſſible, & nous partîmes ſuivis d'une nombreuſe eſcorte.

Nous arrivâmes la veille d'une affaire déciſive. La Reine avoit mis les choſes ſi bien en état, que le lendemain devoit décider du ſort de l'ennemi, qui n'avoit plus de reſſource s'il perdoit cette bataille. Ma préſence cauſant dans le camp un extrême plaiſir, ne fit qu'augmenter le courage des troupes, qui de mon arrivée tirerent un augure favorable pour la victoire. La Reine en penſa mourir de joye. Mais après ce premier tranſport, le plaiſir, qui l'avoit

l'avoit cauſé, fit place aux plus vives allarmes. Pendant que je me flattois du doux eſpoir d'acquérir de la gloire, la Reine frémiſſoit à la vue du danger, où j'allois m'expoſer. Trop généreuſe pour vouloir m'en détourner, elle me pria au nom de toute ſa tendreſſe de me menager autant que l'honneur le pourroit permettre. Elle ſupplia la *Fée* de ne me pas abandonner en cette occaſion. Ses ſollicitations n'étoient pas néceſſaires : la trop ſuſceptible Intelligence appréhendoit autant que la Reine, parce qu'elle n'avoit point de ſecret pour me préſerver des hazards de la guerre. Au reſte, en m'inſpirant dans un inſtant l'art de commander une Armée, & la prudence convenable pour un ſi grand emploi, elle fit beaucoup. Les Chefs les plus expérimentés m'admirerent. Devenu

maître du champ de bataille, la victoire fut complette ; j'eus le bonheur de sauver la vie à la Reine, & d'empêcher qu'elle ne fut prisonniere de guerre. Les ennemis furent poursuivis avec tant de vigueur qu'ils abandonnerent leur camp, perdirent leur bagage & plus des trois quarts de leur armée, tandis que nous n'avions fait qu'une perte très-médiocre.

Une légere blessure que je reçus, fut le seul avantage dont l'ennemi put se vanter. Mais cet événement faisant craindre à la Reine que, si la guerre continuoit, il ne m'arrivât de plus grands malheurs, malgré les vœux de toute l'armée, de qui ma présence avoit redoublé la fierté, elle fit la paix à des conditions même plus avantageuses, que les vaincus n'eussent osé l'espérer.

Peu de tems après nous reprîmes le chemin de la Capitale. Les occupations de la guerre, & la préſence éternelle de ma vieille conquête, m'avoient empêché de prévenir la Reine ſur cet incident. Elle eut la ſurpriſe entiere, lorſque cette Mégere lui dit ſans détour qu'elle étoit réſolue de m'épouſer inceſſamment. Cette déclaration ſe fit dans ce même Palais, non pas auſſi ſuperbe qu'il l'eſt aujourd'hui. C'étoit la maiſon de plaiſance du feu Roi, à l'embelliſſement de laquelle mille occupations n'avoient pû lui permettre de penſer. Ma mere qui chériſſoit ce qu'il avoit aimé, le choiſit par préférence pour s'y délaſſer des fatigues de la guerre.

A la déclaration de la *Fée*, ne pouvant ſe rendre maîtreſſe de ſon premier mouvement, & ne ſachant pas l'art de feindre, elle s'écria : *Songez-vous*, Madame,

au bizarre assortiment que vous me proposez? Il est vrai qu'il étoit impossible d'en trouver un plus ridicule. Outre la vieillesse presque décrépite de la *Fée*, elle étoit laide à faire peur. Ce n'étoit pas les années qui l'avoient enlaidie; si elle eût eu de la beauté dans sa jeunesse, elle auroit pû la conserver par le secours de son art: mais laide naturellement, sa puissance ne lui pouvoit donner des beautés artificielles pour plus d'un jour tous les ans, & ce jour passé, elle revenoit dans son premier état.

La *Fée* fut surprise de la déclaration de la Reine. Son amour propre lui cachoit tout ce qu'elle avoit d'affreux, & elle comptoit que sa puissance devoit suppléer aux appas dont elle étoit dépourvue. *Qu'entendez-vous*, dit-elle à la Reine, *par ce terme de bizarre assortiment? Songez qu'il*

y a de l'imprudence à m'en faire ſouvenir, lorſque je daigne l'oublier. Vous ne devez penſer qu'à vous féliciter d'avoir un fils aſſez aimable pour que ſon mérite me le faſſe préférer aux plus puiſſans génies de tous les élémens; & puiſque je daigne m'abaiſſer juſqu'à lui, recevez avec reſpect l'honneur que j'ai la bonté de vous faire, ſans me donner le tems de m'en dédire.

La Reine auſſi fiere que la *Fée*; n'avoit jamais compris qu'il y eût un rang au-deſſus du trône. Elle faiſoit peu de cas de l'honneur prétendu que lui offroit l'Intelligence. Ayant toujours commandé à ce qui l'approchoit, elle n'ambitionnoit point l'avantage d'avoir une belle-fille à qui il fallût rendre des reſpects. Ainſi loin de répondre, elle reſta comme immobile, & ſe contenta d'avoir les yeux fixés ſur moi. J'étois auſſi ſurpris qu'elle, & la re-

gardant du même air qu'elle me regardoit, il ne fut pas difficile à la *Fée* de connoître que notre silence exprimoit naïvement des sentimens fort opposés à la joye qu'elle vouloit nous inspirer.

Que signifie ce que je vois? dit-elle avec aigreur. *D'où vient que la mere & le fils ne disent rien? Cette agréable surprise vous a-t-elle enlevé l'usage de la voix, ou seriez-vous assez aveugles & téméraires pour ne pas accepter mes offres? Parlez, Prince,* me dit-elle : *serez-vous assez ingrat & assez imprudent pour mépriser ma bonté, ne consentez-vous pas dès ce moment à me donner la main?*

Non, Madame, *je vous assure*, repris-je avec précipitation. *Quoique j'aye une sincere reconnoissance de ce que je vous dois, je ne puis me résoudre à m'en acquiter de cette sorte, & avec la*

permiſſion de la Reine, je ne veux pas ſitôt perdre ma liberté. Donnez-moi tout autre moyen de reconnoître vos bontés. Je n'en trouverai point d'impoſſible. Mais pour celui que vous me propoſez, diſpenſez-moi, s'il vous plaît, de l'employer; car... Comment, chetive créature, interrompit-elle avec fureur, *tu oſes me réſiſter; & vous, ſtupide Reine, vous voyez ſans indignation un tel orgueil? Que dis-je? ſans indignation! C'eſt vous même qui l'authoriſez, puiſque c'eſt dans vos regards inſolens qu'il a puiſé l'audace de ſa réponſe.*

La Reine déja piquée des expreſſions mépriſantes dont la *Fée* s'étoit ſervie, ne fut plus maîtreſſe de ſe contenir, & jettant par hazard les yeux ſur une glace devant laquelle nous étions dans le tems que cette mechante *Fée* la preſſoit encore: *Que puis-je vous dire*, reprit-elle, *que vous*

n'euſſiez dû vous repréſenter vous-même. Daignez donc conſidérer ſans prévention les objets que cette glace vous préſente, elle vous répondra pour moi. La Fée comprit aiſément ce que la Reine vouloit dire. *C'eſt donc la beauté de ce précieux fils qui vous rend ſi vaine*, lui dit-elle, *& c'eſt ce qui m'expoſe à un refus honteux. Je vous parois indigne de lui : Eh bien*, pourſuivit-elle, en élevant ſa voix d'un ton furieux, *après avoir donné tous mes ſoins à le rendre ſi charmant, il faut que je couronne mon Ouvrage, & que je vous donne à tous deux une matiere auſſi nouvelle, que ſenſible, pour vous faire ſouvenir de ce que vous me devez. Va, malheureux*, me dit-elle, *vante-toi de m'avoir refuſé ton cœur & ta main, & fais-en le ſacrifice à celle que tu trouveras en être plus digne que moi.*

En diſant ces mots, ma terrible

rible Amante me donna un coup ſur la tête. Il fut ſi péſant, que je tombai la face contre terre, & que je me crus accablé par la chûte d'une montagne. Tout courrouſſé de cette inſulte, je voulus me relever, mais il me fut impoſſible. Le poids de mon corps etoit ſi lourd, qu'il m'en empêcha ; tout ce que je pus faire, fut de me ſoutenir ſur mes mains, devenues en un inſtant d'horribles pattes, dont la vue me fit apperc. voir de mon changement. C'eſt le même ſous lequel vous m'avez trouvé. Dans l'inſtant je jettai les yeux ſur la fatale glace, & il ne me fut plus permis de douter de ma cruelle & ſubite métamorphoſe.

La douleur que j'en reſſenti me rendit immobile ; la Reine à ce tragique ſpectacle fut hors d'elle-même. Pour mettre le dernier ſceau à ſa barbarie, cette

furieuſe *Fée* me dit encore d'un air moqueur : *Va faire des conquêtes illuſtres, & plus dignes de toi qu'une auguſte Fée. Et comme on n'a point beſoin d'eſprit, quand on eſt auſſi beau, je t'ordonne de paroître auſſi ſtupide, que tu es affreux, & d'attendre dans cet état, pour reprendre ta premiere forme, qu'une fille, belle & jeune vienne volontairement te trouver, quoiqu'elle ſoit perſuadée que tu la doive dévorer. Il faut auſſi*, continua-t-elle, *qu'après qu'elle ne craindra plus pour ſa vie, elle prenne une aſſez tendre affection pour te propoſer de l'epouſer. Juſques à ce que tu rencontres cette rare perſonne, je veux que tu ſois un ſujet d'horreur pour toi-même, & pour tous ceux qui te verront .... Pour vous, trop heureuſe mere d'un ſi aimable enfant*, dit-elle à la Reine, *je vous avertis que ſi vous déclarez à quelqu'un que ce Monſtre eſt vo-*

tre fils, il ne changera jamais de figure. C'eſt ſans le ſecours de l'intérêt, de l'ambition, & des charmes de ſon eſprit qu'il la doit quitter. Adieu, ne vous impatientez point, vous n'attendrez pas longtems. Il eſt aſſez mignon pour rencontrer bien-tôt un remede à ſes maux.

Ah, cruelle! s'écria la Reine, *ſi mon refus vous a offenſé, vengez-vous ſur moi. Prenez ma vie, mais ne détruiſez pas votre ouvrage, je vous en conjure...* Vous n'y penſez pas, grande Princeſſe, *reprit la* Fée *d'un ton ironique, vous vous abaiſſez trop, je ne ſuis pas aſſez belle, pour que vous daigniez m'entretenir. Mais je ſuis ferme dans mes volontés, adieu,* puiſſante Reine, *adieu,* beau Prince, *il ne pas juſte que je vous fatigue davantage de mon odieuſe préſence. Je me retire, mais il me reſte encore la charité de t'avertir,* en ſe tour-

nant de mon côté, *qu'il faut oublier qui tu es. Si tu te laisses flatter par de vains respects, ou par des titres fastueux, tu es perdu sans ressource, & tu te perds encore, si tu oses faire usage de ton esprit pour plaire dans la conversation.*

Après ces mots, elle disparut, & nous laissa la Reine & moi dans un état qui ne se peut ni décrire, ni imaginer. Les plaintes sont la consolation des malheureux. C'étoit pour nous un trop foible secours. Ma mere prit le parti de se poignader, & moi d'aller me précipiter dans le canal voisin. Nous allions l'un & l'autre, sans nous l'être communiqué, exécuter un si funeste dessein, mais une personne d'une taille majestueuse & dont l'air inspiroit un respect profond, vint nous faire connoître qu'il y a de la lâcheté à succomber aux plus grands accidens, & qu'avec du

tems & du courage il n'eſt point d'infortune qu'on ne puiſſe vaincre. Mais la Reine étoit inconſolable, ſes yeux verſoient abondamment des larmes, & ne ſachant comment apprendre à ſes ſujets que leur Souverain étoit changé en une horrible *Bête*, elle n'avoit pour unique reſſource qu'un déſeſpoir affreux. La *Fée* (car c'en étoit une, & la même que vous voyez ici) ſachant & ſa douleur & ſon embarras, la fit ſouvenir de l'obligation indiſpenſable où elle étoit de cacher à ſes peuples cette effroyable avanture; elle lui remontra que ſans s'abandonner au déſeſpoir, s'il valloit mieux chercher un remède à ſes maux.

En eſt-il, s'écria la Reine, *qui ſoit aſſez puiſſant pour empêcher que les volontés d'une* Fée *n'ayent leur exécution? Oui*, Madame, répondit la Fée, il y a des remé-

des, à tout. *Je ſuis Fée, comme celle de qui vous venez d'éprouver la fureur ; je n'ai pas moins de pouvoir ; il eſt vrai que je ne puis réparer à l'inſtant le mal qu'elle vous a fait, car il ne nous eſt pas permis de nous oppoſer directement à la volonté des unes & des autres. Celle qui cauſe votre infortune a plus vécu que moi ; parmi nous l'ancienneté eſt un titre reſpectable. Comme elle n'a pû s'empêcher de mettre une condition qui peut faire ceſſer le charme funeſte, je vous y ſervirai. J'avoue qu'il eſt difficile de terminer cet enchantement, mais la choſe ne me paroît pas impoſſible, en y donnant tous mes ſoins : voyons ce que je puis faire pour vous.*

Alors elle tira une livre de ſa robe, & après avoir fait quelques pas myſtérieux, elle s'aſſit devant une table, & lut pendant un tems conſidérable avec une application

qui la faiſoit ſuer. Enſuite elle ferma ſon livre, & rêva profondément. Elle avoit un air ſi ſérieux, qu'elle nous donna lieu de croire pendant quelque tems que mon malheur étoit irréparable. Mais revenue de ſon extaſe, & ſa phiſionomie reprenant ſa beauté naturelle, elle nous apprit qu'elle avoit une reméde à nos maux. *Il ſera lent*, me dit-elle, *mais il ſera certain. Gardez votre ſécret, qu'il ne tranſpire pas, & qu'aucun ne ſache que vous êtes caché ſous cet horrible déguiſement, car vous m'ôteriez le pouvoir de vous en délivrer. Votre ennemie ſe flatte, que vous le divulguerez, c'eſt pour cela qu'elle ne vous a pas ôté l'uſage de la parole.*

La Reine trouva cette condition impoſſible, parce que deux de ſes femmes avoient été préſentes à cette fatale avanture & qu'elles eſtoient ſorties toutes

effrayées, ce qui n'auroit pas manqué d'exciter la curioſité des Gardes & des Courtiſans. Elle s'imaginoit que toute ſa Cour en étoit informée, & que ſon Royaume le ſeroit & même tout l'univers en ſeroit bien-tôt inſtruit. Mais la *Fée* ſavoit un moyen pour empêcher que ce myſtere n'éclatât. Elle fit alors quelques tours, tantôt gravement, quelquefois précipités; elle y joignit des mots que nous ne comprîmes pas, & finit par lever la main de l'air d'une perſonne qui commande avec un pouvoir abſolu. Ce geſte joint à ce qu'elle avoit prononcé fut ſi puiſſant, que tous ceux qui reſpiroient dans le Château devinrent immobiles, & furent changés en Statues. Ils ſont encore dans le même état: ce ſont les figures que vous voyez en différens lieux, & dans les mêmes attitudes où les ordres preſſans

de la *Fée* les ont surpris.

La Reine qui dans ce moment jetta les yeux sur la grande cour, s'aperçut du changement d'un nombre prodigieux de personnes.

Le silence qui succéda tout d'un coup à l'agitation d'ungrand peuple, fit naître en son cœur des mouvemens de compassion pour tant d'innocens, qui perdoient la vie à cause de moi. Mais la *Fée* la rassura en lui disant, qu'elle ne laisseroit ses sujets en cet état, qu'autant que leur discrétion seroit nécessaire. C'est une précaution dont il falloit user. Mais elle promit qu'elle les dédommageroit, & que le tems qu'ils passeroient ainsi ne seroit pas compté sur leurs jours. *Ils rajeuniront d'autant, ainsi que votre pitié cesse*, dit la Fée à la Reine; *laissons-les ici avec votre fils. Il y sera en sureté, parce que je viens d'élever des brouillards si épais*

aux environs de ce Château, qu'il ſera impoſſible d'y pénétrer que lorſque nous le jugerons à propos. Je vas vous remettre, continua-t-elle, *où votre préſence eſt néceſſaire; vous avez à craindre des mouvemens de la part de vos ennemis. Ayez ſoin de publier que la* Fée *qui a élevé votre fils, l'a retenu auprès d'elle pour un important deſſein, & qu'elle a gardé toutes les perſonnes qui vous ont ſuivis.*

Ce ne fut pas ſans répandre des larmes que ma mere ſe vit obligée de me quitter. La *Fée* lui renouvella les aſſurances de veiller toûjours ſur moi, & lui proteſta que je n'avois qu'à ſouhaiter pour voir accomplir mes déſirs. Elle ajouta que mes malheurs finiroient, pourvû qu'elle ou moi n'y miſſions pas d'obſtacle par quelque trait d'imprudence. Toutes ces promeſſes ne furent pas capables de conſoler

ma mere: elle eût déſiré reſter auprès de moi, & laiſſer à la *Fée*, ou à celui qu'elle jugeroit le plus digne, le ſoin de gouverner ſon Royaume. Mais les *Fées* commandent avec empire, & veulent qu'on leur obéiſſe. Ma mere craignant par un refus d'augmenter mes infortunes, & de me priver des ſecours de cette *Intelligence* bienfaiſante, conſentit à tout ce qu'elle exigea d'elle. Elle vit arriver un beau char; il étoit tiré par les mêmes Cerfs blancs qui l'ont amenée aujourd'hui. La *Fée* fit monter la Reine auprès d'elle; à peine eut-elle le tems de m'embraſſer: ſes intérêts l'appelloient ailleurs, & elle étoit avertie qu'un plus long ſéjour dans ces lieux m'auroit nui. Elle fut conduite avec une vîteſſe extraordinaire, où ſon armée étoit campée. On n'y fut point étonné de la voir

arriver dans cet équipage. Chacun la croyoit avec la vieille *Fée*, parce que celle-ci qui l'accompagnoit ne se fit pas connoître, & repartit aussi-tôt : ce fut pour se rendre dans ces lieux, que dans un instant elle embellit de tout ce que son art & son imagination lui purent fournir.

Cette obligeante *Fée* me permit d'y ajouter encore tout ce qui me feroit plaisir ; & après avoir fait pour moi tout ce qu'elle pouvoit, elle me quitta, en m'exhortant à prendre courage, & en me promettant de venir de tems en tems m'instruire des espérances qu'elle avoit conçues en ma faveur.

Je paroissois être seul dans le Palais : cependant je ne l'étois que par les yeux : on me servoit comme au milieu de ma Cour, & mes occupations furent à peu-près les mêmes, que celles que

vous eûtes dans la ſuite. Je liſois, j'allois au ſpectacle, je cultivois un jardin que j'avois fait en m'amuſant, & les agrémens me ſuivoient dans tout ce que j'entreprenois. Ce que je plantois ne mettoit pas plus d'un jour à acquérir ſa perfection. Il n'en a pas fallut davantage au berceau de *Roſe* à qui je dois le bonheur de vous voir ici.

Ma Bienfaictrice me venoit voir fort ſouvent, ſes promeſſes & ſa préſence adouciſſoient mes peines. La Reine par ſon moyen avoit de mes nouvelles, & j'avois des ſiennes. Un jour je vis arriver la *Fée*. La joie brilloit dans ſes yeux. Elle me dit, *cher Prince, le moment de votre bonheur approche.* Alors elle m'apprit que celui que vous croyez votre pere, avoit paſſé la nuit fort mal à ſon aiſe dans la forêt. Elle me rendit compte en peu de mots

de l'avanture qui l'avoit fait mettre en chemin, sans m'instruire de la vérité de votre naissance. Elle m'apprit que ce bon-homme étoit forcé de venir chercher un asyle contre les maux qu'il avoit enduré depuis vingt-quatre heures.

Je vais, me dit-elle, *donner ordre pour sa réception. Il faut qu'elle soit agréable. Il a une fille charmante, je prétends que ce soit elle qui vous délivre. J'ai fait attention aux conditions que ma cruelle compagne a mises à votre désenchantement. C'est un bonheur de ce qu'elle n'a pas ordonné que celle qui doit vous délivrer, vienne ici par amour pour vous. Au contraire elle a dit qu'elle devoit craindre la mort, & même s'y exposer volontairement. J'imagine un moyen pour l'obliger à cette démarche. Ce sera de lui faire croire que la vie de son pere est en dan-*

ger, & qu'elle n'a point d'autres moyens de le ſauver. Je ſçai que pour ne point cauſer de dépenſe à ce vieillard, elle ne lui a demandé qu'une Roſe, *tandis que ſes ſœurs l'ont accablé de commiſſions indiſcretes. Lorſqu'il en trouvera l'occaſion favorable, il la ſatisfera. Cachez-vous ſous le berceau, & le ſaiſiſſant dès qu'il aura commencé à cueillir des* Roſes, *faites-lui craindre que la mort ne ſoit la punition de ſon audace, à moins qu'il ne vous donne une de ſes filles, ou plutôt qu'elle ne ſe donne elle-même, ſuivant l'ordre preſcrit par notre ennemie. Cet homme, outre celle que je vous deſtine, a cinq autres filles. Aucune d'elles n'eſt aſſez généreuſe pour racheter les jours de leur pere au prix de la ſienne; la ſeule* Belle *eſt capable de cette grande action.*

J'exécutai exactement les ordres de la *Fée*. Vous ſçavez, belle

Princeſſe, quel en fut le ſuccès. Le Marchand pour ſauver ſa vie me promit ce que je lui demandois. Je le vis partir ſans pouvoir me perſuader qu'il reviendroit avec vous. Je le déſirois, & je n'oſois m'en flatter. Que de maux j'ai ſoufferts pendant tout le mois qu'il me demanda! Je ne déſirai d'en voir la fin, que pour être plus certain de mon malheur. Je ne pouvois m'imaginer qu'une jeune perſonne belle & aimable eût le courage de venir chercher un monſtre dont elle croyoit devenir la proie. Quand elle eût eu aſſez de fermeté, il falloit qu'elle demeurât avec moi, ſans qu'il lui fût permis de ſe repentir de ſa démarche, & cela me paroiſſoit un obſtacle invincible. D'ailleurs comment auroit-elle pû ſupporter ma préſence ſans mourir de frayeur?

Je paſſois ma miſérable vie, au

au milieu de ces triſtes réflexions, & jamais je ne fus plus à plaindre. Cependant le mois s'écoula, & ma protectrice m'annonça votre arrivée. Vous vous ſouvenez ſans doute de la pompe avec laquelle vous fûtes reçue, n'oſant par des diſcours vous marquer ma joie; pour vous en donner des marques, j'empruntai le ſecours de la magnificence. La *Fée* pleine d'attention pour moi, me défendit de me faire connoître, quelque frayeur que je puſſe vous inſpirer, ou quelque bonté que vous me témoignaſſiez. Il ne m'étoit pas permis de chercher à vous plaire, ni de vous marquer de l'amour, & enfin de me découvrir. Je ne pouvois que me retrancher ſur une exceſſive bonté, car par bonheur la maligne *Fée* avoit oublié de me défendre de vous en donner des preuves.

Cette loi me parut dure ; mais il m'y fallut ſouſcrire, & je formai la réſolution de ne me préſenter devant vous que quelques momens par jour, de fuir les converſations liées, pour empêcher que mon cœur ne ſe livrât à la tendreſſe. Vous arrivâtes, charmante Princeſſe, & le premier coup d'œil que je jettai ſur vous, produiſit en moi un effet tout oppoſé à celui que ma monſtrueuſe figure devoit faire en vous. Vous voir & vous aimer à l'inſtant, fut la même choſe pour moi. N'entrant qu'en tremblant dans votre appartement, ma joie fut exceſſive de voir que vous ſouteniez ma vûe d'un air plus intrépide que je ne la ſoutenois moi-même. Vous me fîtes un plaiſir infini, quand vous me déclarâtes que vous vouliez bien demeurer avec moi. Par un effet de l'amour pro-

pre, qui me ſuivois juſques ſous la plus épouvantable forme, je crus m'appercevoir que vous ne me trouviez pas auſſi hideux que vous vous y étiez attendue.

Votre pere partit content. Mais ma douleur redoubloit, lorſque je penſois que je ne devois vous plaire, que par la ſeule biſarrerie de votre goût. Votre maintien, vos diſcours auſſi ſages que modeſtes, tout en vous me faiſoit connoître que vous n'agiſſiez que par des principes que la raiſon & la vertu vous dictoient : c'eſt ce qui ne me permettoit pas de me flatter de l'eſpérance d'un heureux caprice. J'étois au deſeſpoir de ne pouvoir employer auprès de vous d'autres termes que ceux que la *Fée* m'avoit dictés, & qu'elle avoit choiſis exprès bas & puerils.

En vain je lui repréſentai qu'il n'étoit pas naturel que vous

acceptaſſiez la propoſition de *coucher avec moi.* A cela elle ne me répondit rien autre choſe que *Patience, perſéverance, ou tout eſt perdu.* Pour vous dédommager de ma ridicule converſation, elle m'aſſura qu'elle alloit vous donner toutes ſortes de plaiſirs, & à moi l'avantage de vous voir continuellement, ſans vous épouvanter, & ſans être forcé de vous dire des impertinences. Elle me rendoit inviſible, & j'avois la ſatisfaction de vous voir ſervir par des eſprits, qui l'étoient de même, ou qui ſe montroient à vous ſous diverſes formes d'animaux.

Bien plus, la *Fée* en dirigeant vos ſonges, vous faiſoit voir ma figure la nuit en idée, & le jour par mes portraits, & me faiſoit vous parler par la voye des ſonges, comme je penſois, & comme je vous aurois parlé moi-même. Vous ſçûtes confuſé-

ment mon ſecret, & mes eſpérances qu'elle vous invitoit de remplir, & par le moyen d'un miroir conſtellé, j'étois témoin de vos conſervations, & j'y voyois, ou tout ce que vous vous imaginiez dire, ou tout ce que vous penſiez. Cette ſituation ne ſuffiſoit pas pour me rendre heureux, je ne l'étois qu'en ſonge, & mes infortunes étoient réelles. L'amour extrême, que vous m'aviez inſpiré, m'obligeoit à me plaindre de la contrainte où je vivois. Mais mon état fut bien plus triſte, quand je m'apperçûs que ces beaux lieux n'avoient plus de charmes pour vous. Je vous voyois verſer des larmes, qui me perçoient le cœur, & penſerent me perdre. Vous me demandâtes ſi j'étois ſeul ici; peu s'en fallut qu'abandonnant ma feinte ſtupidité, je ne vous fiſſe des ſermens pour

vous en assurer. Ils eussent été dans des termes dont vous auriez été étonnée, & ils vous eussent fait soupçonner que je n'étois pas si grossier, que je le voulois paroître.

J'allois même vous le faire connoître, lorsque la *Fée* invisible pour vous, s'offrit à mes regards. Par son air menaçant qui m'épouvanta, elle trouva le secret de me faire taire. De quel moyen, ô Ciel! se servit-elle pour m'imposer silence? Elle s'approcha de vous le poignard à la main, & me fit signe que le premier mot que je prononcerois vous coûteroit la vie. J'en fus si effrayé que je repris naturellement la stupidité qu'elle m'ordonna d'affecter.

Je n'étois pas au bout de mes peines. Vous me témoignâtes avoir envie d'aller chez votre pere; je vous le permis sans ba-

lancer. Pouvois-je vous refuſer quelque choſe ? Mais je regardai votre départ comme le coup de la mort ; & ſans les ſoins de la *Fée* ; j'y aurois ſuccombé. Pendant votre abſence, cette généreuſe Intelligence ne m'abandonna point. Elle me préſerva de ma propre fureur, je m'y ſerois livré, n'oſant me flatter que vous revinſſiez. Le tems que vous aviez paſſé dans ce Palais rendoit mon premier état plus inſupportable qu'il ne l'avoit été d'abord, puiſque je me trouvois le plus malheureux de tous les hommes, ſans eſpérance de pouvoir vous le faire connoître.

La plus douce de mes occupations étoit de parcourir les lieux où vous alliez le plus ſouvent ; mais mon chagrin redoubloit, en ne vous y voyant plus. Les ſoirs & les heures où j'avois le plaiſir de vous entretenir

tif moment, redoubloient mon affliction, & m'étoient encore plus cruels. Ces deux mois, les plus longs de ma vie, finirent enfin, & je ne vous vis point revenir. Ce fut alors que mon malheur ſe trouva à ſon dernier période, & que la puiſſance de la *Fée* fut trop foible pour me garantir de ſuccomber à mon déſeſpoir. Les précautions qu'elle prit pour m'empêcher d'attenter à ma vie, furent inutiles. J'avois un ſûr moyen qui excédoit ſon pouvoir, c'étoit de ne plus prendre de nourriture. Par la force de ſon art, elle eut encore la puiſſance de me ſoutenir quelque tems; mais ayant épuiſé tous ſes ſecrets ſur moi, je m'affoibliſſois peu à peu: enfin, je n'avois plus qu'un moment à vivre, quand vous vintes m'arracher à la mort.

Vos précieuſes larmes, plus efficaces

efficaces que tous les cordiaux des génies déguisés, retinrent mon ame prête à sortir. En connoissant par vos plaintes que je vous étois cher, je goûtai une félicité parfaite, & elle fut à son comble lorsque vous m'acceptâtes pour Epoux. Cependant il ne me fut pas encore permis de vous découvrir mon secret, & la *Bête* fut obligé de se coucher auprès de vous, sans oser vous faire connoître le Prince. Je fus à peine sur votre lit, que mes impatiences cesserent. Vous sçavez qu'aussi-tôt je tombai dans une léthargie, qui n'a fini qu'à l'arrivée de la *Fée* & de la Reine. En m'éveillant je me suis trouvé tel que me voilà, sans pouvoir dire de quelle sorte mon changement s'est fait.

Vous avez été témoin du reste, mais vous n'avez pû juger qu'imparfaitement de la douleur

que me cauſoit l'opiniâtreté de ma mere, qui s'oppoſoit à un himen ſi juſte & ſi glorieux pour moi. J'étois réſolu, Princeſſe, à redevenir plutôt *Bête*, que de perdre l'eſpoir d'être l'époux d'une perſonne ſi vertueuſe & ſi charmante. Quand le ſecret de votre naiſſance eût toujours été pour moi un myſtere, la reconnoiſſance & l'amour ne m'auroient pas moins fait ſentir, qu'en vous poſſedant, je ſerois le plus heureux de tous les hommes.

Le Prince finit ainſi, & la *Belle* alloit lui répondre, lorſqu'elle en fut empêchée par un bruit de voix éclatantes, & d'inſtrumens guerriers, qui cependant n'annonçoient rien de ſiniſtre. Ils mirent la tête à la fenêtre, & la *Fée* & la Reine qui revenoient de leur promenade en firent autant.

Ce bruit procédoit de l'arri-

vée d'un homme, qui ſelon les apparences devoit être un Roi. L'eſcorte qui l'environnoit avoit toutes les marques de la dignité royale, & lui-même en ſa perſonne faiſoit voir un air de majeſté, qui ne démentoit point la magnificence dont il étoit accompagné. Ce Prince parfaitement bien fait, quoiqu'il ne fût plus dans ſa premiere jeuneſſe, montroit qu'il avoit eu peu d'égaux dans le printems de ſon âge. Il étoit ſuivi de douze gardes, & de quelques courtiſans en habits de chaſſe, qui paroiſſoient auſſi étonnés que leur maître, de ſe trouver dans un Château qui leur étoit inconnu. On lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été dans ſes propres Etats, & le tout par des inviſibles, car ils entendoient des cris de joie & de fanfares, & ils ne voyoient perſonne.

La *Fée* en le voyant paroître dit à la Reine : *Voilà le Roi votre frere, & le Pere de la* BELLE, *il ne s'attend point au plaiſir de vous trouver ici. Il en ſera d'autant plus ſatisfait, que comme vous le ſçavez, il croit ſa fille morte depuis long-tems. Il la regrette encore auſſi-bien que ſa femme, de qui il conſerve un tendre ſouvenir.* Ce diſcours augmenta l'impatience que la jeune Reine & la Princeſſe avoient d'embraſſer ce Prince, ils arriverent promptement dans la cour, au moment que lui-même deſcendoit de cheval. Il les apperçut ſans les pouvoir connoître : mais ne doutant point qu'elles ne vinſſent au-devant de lui, il ne ſavoit quel compliment leur faire, ni de quels termes ſe ſervir, lorſque la *Belle* ſe jettant à ſes genoux, les embraſſa en l'appellant ſon *pere*.

Ce Prince la releva, & la ſerrant tendrement entre ſes bras, ne comprenoit point pourquoi elle lui donnoit ce nom. Il s'imagina qu'elle pouvoit être une Princeſſe orpheline & opprimée qui venoit implorer ſa protection, & qui ne ſe ſervoit des termes les plus touchans, que pour obtenir l'effet de ſa demande. Il étoit prêt à l'aſſurer qu'il alloit faire en ſa faveur tout ce qui dépendroit de lui, lorſqu'il reconnut la Reine ſa ſœur, qui l'embraſſant à ſon tour, lui préſenta ſon fils. Elle lui fit connoître une partie des obligations qu'elle & lui avoient à la *Belle*, & ne lui cacha pas l'affreuſe avanture qui venoit de ſe terminer.

Le Roi loua cette jeune Princeſſe, & vouloit ſçavoir ſon nom, quand la *Fée* l'interrompant lui demanda *s'il étoit né-*

TAYLOR INST. OXFORD

ceſſaire de nommer ſes parens, & s'il n'avoit jamais connu perſonne, à qui elle reſſemblât aſſez pour les lui découvrir..... Si je m'en rapportois à ſes traits, dit-il, en la regardant fixement & ne pouvant retenir quelques larmes, *le nom qu'elle m'a donné m'eſt légitimement dû; mais malgré ces ſignes, & l'émotion où ſa vûe me jette, je n'oſe me flatter que ce ſoit ma fille, que j'ai pleurée, puiſque j'ai vû les marques certaines qu'elle a été devorée par les Bêtes ſauvages. Cependant*, continua-t-il en la conſidérant de nouveau, *elle eſt parfaitement reſſemblante à la tendre & incomparable Epouſe, que la mort m'a ravie. Que je ſuis flatté agréablement de l'eſpérance de revoir en elle le fruit d'un hymen charmant, dont les chaînes n'ont été que trop tôt rompues!*

Vous le pouvez, Seigneur, re-

prit la Fée, *la Belle eſt votre fille. Sa naiſſance n'eſt plus un ſecret ici. La Reine & le Prince ſavent qui elle eſt. Je ne vous ai fait venir que pour vous en inſtruire : mais nous ne ſommes point dans un lieu commode pour faire le détail de cette avanture : entrons dans le Palais, vous vous y repoſerez quelques momens, & enſuite je vous raconterai ce que vous deſirez ſavoir. Après la joie que vous aurez reſſentie de retrouver une fille ſi belle & ſi vertueuſe, je vous ferai part d'une autre nouvelle, à laquelle vous ne ſerez pas moins ſenſible.*

Le Roi accompagné de ſa fille & du Prince, fut conduit par les officiers ſinges dans l'appartement que la *Fée* lui avoit deſtiné.

L'Intelligence prit ce tems pour rendre aux ſtatues la liberté de parler de ce qu'elles avoient vû. Comme leur ſort avoit fait

compaſſion à la Reine, elle voulut que ce fût par ſes mains qu'elles reſſentiſſent la douceur de revoir la lumière. Elle lui donna ſa baguette, avec laquelle la Reine ayant décrit par ſon ordre ſept cercles en l'air, elle prononça ces mots d'une voix naturelle, *Animez-vous, votre Roi eſt ſauvé.* Toutes ces figures immobiles ſe remuerent, commencerent à marcher, & à agir comme ci-devant, ne ſe ſouvenant que confuſément de ce qui leur étoit arrivé.

Après cette cérémonie, la *Fée* & la Reine retournerent auprès du Roi, qu'ils trouverent en converſation avec la *Belle* & le Prince. Tour-à-tour il leur faiſoit des careſſes, & ſur-tout à ſa fille, à laquelle il demanda cent fois comme elle avoit été ſauvée des bêtes féroces, qui l'avoient emportée, ſans faire ré-

flexion qu'elle lui avoit répondu dès la premiere fois qu'elle n'en ſçavoit rien, & qu'elle avoit même ignoré le ſecret de ſa naiſſance. De ſon côté le Prince parloit ſans être entendu, répétant cent fois les obligations qu'il avoit à la Princeſſe *Belle*. Il auroit auſſi déſiré prévenir le Monarque ſur les promeſſes que la *Fée* lui avoit faites de lui en accorder la poſſeſſion, & le prier de ne pas refuſer un agréable conſentement à ſon alliance. Cet entretien & ſes careſſes furent interrompus par l'arrivée de la *Reine* & de la *Fée*. Le Roi, qui retrouvoit ſa fille, connoiſſoit toute l'étendue de ſon bonheur, mais il ignoroit encore à qui il avoit obligation de ce précieux avantage.

C'eſt à moi, lui dit la Fée ; *& c'eſt moi ſeule qui doit vous expliquer l'avanture. Je ne borne pas*

mes bienfaits à vous en faire le recit, j'ai encore des nouvelles à vous annoncer qui ne ſont pas moins agréables. Ainſi, grand Roi, vous pouvoit marquer ce jour parmi les jours heureux de votre vie. La compagnie connoiſſant que la *Fée* ſe préparoit à parler, fit comprendre par ſon ſilence qu'elle lui donneroit une grande attention. Pour répondre à leur attente, voici le diſcours qu'elle tint au Roi.

» La *Belle*, Seigneur, & » peut-être le Prince, ſont les » ſeuls ici qui ne ſavent pas les » loix de l'*Iſle heureuſe*. C'eſt » pour eux que je vas les expli- » quer. Il eſt permis à tous les » habitans de cette Iſle, & mê- » me au Roi, de ne conſulter » que leur goût dans la perſon- » ne qu'un chacun doit épou- » ſer, afin que rien ne s'oppoſe » à ſon bonheur. Ce fut en

» vertu de ce privilege ; que
» vous choisîtes une jeune Ber-
» gere , que vous rencontrâtes
» à la chaſſe. Ses attraits , ſa
» ſageſſe, vous la firent trouver
» digne de cet honneur.

» Toute autre qu'elle, & même
» des filles élevées en dignité,
» euſſent accepté avec joie &
» empreſſement celui de votre
» maîtreſſe, mais ſa vertu lui fit
» dédaigner une pareille offre.
» Vous l'élevâtes ſur le Trône,
» & lui donnâtes un rang, du-
» quel la baſſeſſe de ſa naiſſance
» ſembloit la devoir exclure,
» mais qu'elle méritoit par la
» nobleſſe de ſon caractere, &
» la beauté de ſon ame.

» Vous pouvez vous ſouve-
» nir que vous eûtes toujours
» ſujet de vous louer de votre
» choix. Sa douceur, ſa com-
» plaiſance, & ſa tendreſſe pour
» vous, égalerent les charmes de

» ſa perſonne. Mais vous ne
» jouîtes pas long-tems du plaiſir
» de la voir. Après qu'elle vous
» eut fait pere de la *Belle*, vous
» vous trouvâtes obligé de faire
» un voyage ſur vos frontieres,
» pour prévenir une apparence
» de révolte, dont vous fûtes
» informé; pendant ce tems
» vous fîtes la perte de cette
» chere épouſe, qui vous toucha
» d'autant plus, que vous joigni-
» tes à la tendreſſe que ſes ap-
» pas vous avoient inſpiré, la
» plus parfaite eſtime pour ſes
» rares qualités. Malgré ſa gran-
» de jeuneſſe, & le peu d'édu-
» cation que ſa naiſſance lui avoit
» donné, vous lui trouvâtes une
» prudence conſommée, & vos
» plus habiles courtiſans furent
» étonnés des ſages conſeils
» qu'elle vous donnoit, & des
» expédiens qu'elle trouvoit pour
» vous faire réuſſir dans tous vos
» projets.

Le Roi qui avoit toujours conſervé ſa douleur, & à qui la mort de cette digne épouſe étoit toujours preſente, ne put entendre ce récit, ſans donner de nouveaux temoignages de ſenſibilité ; & la *Fée* qui s'apperçut que ce diſcours l'attendriſſoit, lui dit : » Votre ſenſibilité me » prouve que vous méritiez ce » bonheur : je ne veux pas vous » rappeller davantage un ſou- » venir qui ne peut que vous at- » triſter. Mais je dois vous ap- » prendre que cette prétendue » Bergere étoit une *Fée*, & ma » ſœur. Informée que l'*Iſle heu- » reuſe* étoit un charmante païs, » ſachant ſes loix & la douceur » de votre gouvernement, elle » eut envie de la voir.

» L'habit d'une Bergere fut le » ſeul déguiſement qu'elle em- » prunta, pour jouir quelque » tems de la vie champêtre,

» Vous la rencontrâtes dans ce
» séjour. Ses graces & sa jeu-
» nesse vous toucherent. Elle
» s'abandonna sans contrainte à
» l'envie de sçavoir si vous aviez
» autant de charmes dans l'es-
» prit, qu'elle en trouvoit dans
» votre personne. Elle se fioit à
» sa qualité & à son pouvoir de
» *Fée*, qui la mettroit quand
» elle voudroit à couvert de vos
» empressemens, supposé qu'ils
» fussent jusqu'à l'importunité,
» & que la condition sous la-
» quelle elle paroissoit, vous fît
» présumer que sans consé-
» quence vous lui pouviez man-
» quer de respect. Elle ne redou-
» toit point les sentimens que
» vous lui pouviez inspirer, &
» persuadée que sa vertu suffisoit
» pour la garantir des piéges de
» l'amour, elle attribuoit ce
»qu'elle avoit senti pour vous
»à la simple curiosité de con-

» noître s'il y avoit encore ſur
» la terre des hommes capables
» d'aimer la vertu dépourvûe
» des ornemens étrangers, qui
» la rendent plus brillante &
» plus reſpectable au vulgaire,
» que ſa propre qualité, & de
» qui les ſecours funeſtes ſont
» ſouvent donner ſon nom aux
» vices les plus abominables.

» Abuſée par cette idée, loin
» de ſe retirer dans notre azile
» général comme elle l'avoit d'a-
» bord projetté, elle voulut ha-
» biter une petite cabane qu'elle
» s'étoit faite dans la ſolitude,
» où vous la rencontrâtes avec
» une figure fantaſtique qui re-
» préſentoit ſa mere. Ces deux
» perſonnes ſembloient vivre du
» produit d'un prétendu trou-
» peau qui ne craignoit point
» les loups; n'étant en effet que
» des génies déguiſez. Ce fut
» dans ce lieu qu'elle reçut vos

» soins. Ils produisirent tout l'ef-
» fet que vous pouviez désirer.
» Elle n'eut pas la force de re-
» fuser l'offre que vous lui fîtes
» de la couronne.... Vous con-
» noissiez toute l'étendue de l'o-
» bligation que vous lui deviez,
» dans le tems que vous croyiez
» qu'elle vous devoit tout, & que
» vous vouliez bien la laisser
» dans cette erreur.

» Ce que je vous apprends,
» vous est une preuve sensible
» que l'ambition n'eut point de
» part au consentement qu'elle
» donnoit à vos désirs. Vous n'i-
» gnorez pas que nous regar-
» dons les plus grands royaumes,
» comme des biens dont nous fai-
» sons présent à qui il nous plaît.
» Mais elle fit attention à votre
» généreux procédé, & se croyant
» heureuse de s'unir à un hom-
» me aussi vertueux, elle s'étour-
» dit sur cet engagement, au

point

» point qu'elle ne fit aucune
» réflexion au danger dans le-
» quel elle alloit se précipiter.
» Car nos loix défendent direc-
» tement toute alliance avec
» ceux qui n'ont pas autant
» de puissance que nous, sur-
» tout avant que nous ayons as-
» sez d'ancienneté, pour avoir
» de l'autorité sur les autres,
» & jouir du droit de présider
» à notre tour.

» Avant ce tems nous som-
» mes subordonnées à nos an-
» ciennes, & pour que nous n'a-
» busions pas de notre pouvoir,
» nous n'avons celui de disposer
» de nos personnes, qu'en fa-
» veur d'une Intelligence, ou
» d'un Sage, de qui la puissance
» soit au moins égale à la nôtre.
» Il est vrai qu'après la vétérance
» nous sommes maîtresses de
» faire quelle alliance il nous
» plaît; mais il est rare que nous

» uſions de ce droit, & ce n'eſt
» jamais qu'au ſcandale de l'Or-
» dre, qui ne reçoit cet affront
» que rarement, encore eſt-ce
» de la part de quelques vieil-
» les Fées, qui payent preſque
» toujours cher leur extravagan-
» ce, car elles épouſent de jeu-
» nes gens qui les mépriſent,
» & quoiqu'on ne les puniſſe
» pas directement, elle le ſont
» ſuffiſamment par les mauvai-
» ſes façons de leurs époux, de
» qui il ne leur eſt pas permis
» de ſe venger.

» C'eſt la ſeule peine que nous
» leur impoſons. Les déſagré-
» mens qui ſuivent preſque tou-
» jours les folies qu'elles ont
» faites, leur ôtent l'envie de
» relever aux Profanes de qui
» elles eſpéroient des égards &
» des ſoins, nos ſecrets avanta-
» geux. Ma ſœur n'étoit dans
» aucun de ces cas. Douée de

» toutes les qualités propres à ſe
» faire aimer, il ne lui manquoit
» que l'âge; mais elle ne conſul-
» ta que ſon l'amour. Elle ſe flatta
» de pouvoir tenir ſon himen
» ſecret, elle y réuſſit quelque
» tems. Nous n'avons guéres l'u-
» ſage de nous informer de ce
» que ſont celles qui ſont ab-
» ſentes. Chacune s'occupe de
» ſes propres affaires, & nous
» nous répandons dans le mon-
» de pour faire du bien ou du
» mal ſelon nos inclinations,
» ſans être obligées à notre re-
» tour, de rendre compte de
» nos actions, à moins que nous
» n'ayons eu une conduite qui
» faſſe parler de nous, ou que
» quelques Fées bienfaiſantes,
» touchées des malheureux in-
» juſtement perſécutés, n'en porte
» ſes plaintes. Il faut enfin quel-
» que avanture imprévûe, pour
» qu'on viſite le Livre général,

» dans lequel ce que nous faisons
» se grave de lui-même au mo-
» ment que la chose arrive. Ex-
» cepté ces occasions, nous ne
» devons paroître à l'assemblée
» que trois fois l'année, & com-
» me nous voyageons fort com-
» modément, il n'est question
» pour en être quitte, que d'une
» présence de deux heures.

» Ma sœur étoit *obligée d'é-*
» *clairer le trône*, (c'est ainsi que
» nous appellons cette corvée)
» quand il le falloit; elle vous
» préparoit de loin une chasse ou
» un voyage de plaisir, & après
» votre départ elle affectoit quel-
» que incommodité pour rester
» seule enfermée dans son cabi-
» net, ou supposoit d'avoir be-
» soin d'écrire, ou de se repo-
» ser. On ne s'apperçut point
» dans votre Palais, ni parmi
» nous, de ce qu'elle avoit tant
» d'intérêt de cacher. Ce mys-

» tere n'en fut pas un pour moi.
» Les conséquences en étoient
» dangéreuſes, c'eſt ce que je
» lui fit connoître ; mais elle
» vous aimoit trop pour ſe re-
» pentir de ſa démarche. Vou-
» lant même ſe juſtifier dans
» mon eſprit, elle exigea que je
» vinſſe vous voir.

» Sans vous faire de compli-
» ment, j'avoue, Seigneur, que
» ſi votre vuë ne fit pas entié-
» rement approuver ſa foibleſſe ;
» du moins elle diminua conſi-
» dérablement, & augmenta le
» zele avec lequel je cherchois
» à la tenir cachée. Sa prévari-
» cation fut inconnue pendant
» deux ans ; mais enfin elle ſe
» découvrit. Nous ſommes obli-
» geés de faire un certain nom-
» bre de bienfaits dans l'éten-
» due générale de l'univers,
» dont nous nous trouvons for-
» cées de rendre compte. Quand

» ma sœur fut obligée de rendre
» le sien, elle ne put montrer
» de faveurs que dans *l'Isle heu-*
» *reuse* & pour *l'Isle heureuse.*

» Plusieurs de nos Fées de
» mauvaise humeur blâmerent son
» procédé, c'est ce qui fit que
» notre Reine lui demanda par
» quelle raison elle bornoit son
» humeur bienfaisante à cette
» foible partie de la terre, puis-
» qu'il ne lui étoit pas permis
» d'ignorer qu'une jeune Fée
» devoit beaucoup voyager, pour
» faire connoître à l'univers quel-
» le est notre puissance & no-
» tre volonté.

» Comme cette loi n'étoit pas
» nouvelle, ma sœur n'eut pas
» de sujet d'en murmurer, ni
» de prétexte pour refuser d'o-
» béir. Elle promit de s'y con-
» former. Mais l'impatience de
» vous revoir, la peur qu'on ne
» s'apperçut de son absence,

» l'impoſſibilité de faire des ac-
» tions ſecretes ſur le trône, ne lui
» permirent pas de s'éloigner aſ-
» ſez long-tems, & aſſez ſou-
» vent pour faire ſon devoir, &
» à l'aſſemblée ſuivante à peine
» put-elle prouver qu'elle eût
» été un quart-d'heure hors de
» l'*Iſle heureuſe*.

» Notre Reine irritée contre
» elle, la menaça de détruire
» cette Iſle, pour l'empêcher
» de violer plus long-tems nos
» loix. Cette menace la troubla
» ſi fort, que la moins clair-
» voyante des *Fées* connut juſ-
» qu'à quel point votre épouſe
» portoit la ſenſibilité pour cette
» Iſle fatale; & la méchante *Fée*,
» qui a donné au Prince que
» voici la monſtrueuſe figure
» qu'il a eue, s'apperçut à ſon
» trouble, qu'en ouvrant le
» *Grand Livre* elle y trouveroit
» un ſujet important & capable

» d'exercer ſon inclination mal-
» faiſante. *C'eſt-là*, s'écria-t-elle,
» *que la vérité ſe découvrira, &*
» *que nous allons apprendre au*
» *vrai quelle eſt ſa conduite.* A
» ces mots elle fit voir à toute
» l'aſſemblée tout ce qui s'eſt
» paſſé depuis deux ans, & le
» lut à voix haute & diſtincte.

» Toutes les *Fées* firent un
» bruit étrange en aprenant cet-
» te méſalliance, & accablerent
» ma triſte ſœur des plus cruels
» reproches. Elle fut dégradée
» de notre Ordre, & condam-
» née à demeurer priſonniere
» chez nous. Si la punition de
» cette faute n'eût conſiſté que
» dans la premiere des peines,
» elle ſe fût conſolée; mais le
» ſecond châtiment, plus ter-
» rible que le premier, lui fit
» ſentir toute la rigueur de l'un
» & de l'autre. La perte de ſa
» dignité la touchoit peu, mais

» vous aimant tendrement, elle
» demanda, les yeux en larmes,
» qu'on ſe contentât de la dégra-
» der ſans la priver de la douceur
» de vivre en ſimple mortelle
» avec ſon époux & ſa chere fille.
» Ses pleurs & ſes ſupplica-
» tions touchoient les jeunes *Vé-*
» *téranes*, & je vis au murmure
» qu'on fit, que ſi dans l'inſtant
» on eût recueilli les voix, elle
» en eût aſſurément été quitte
» pour une remontrance. Mais
» une des plus anciennes, que
» pour ſa grande décrépitude
» nous appellons la *Mere des*
» *tems*, ne donna pas à la Reine
» le loiſir de s'expliquer, & de
» faire connoître que la pitié s'é-
» toit emparée de ſon cœur,
» comme de celui des autres.
» *Ce crime ne doit pas ſe tolé-*
» *rer*, s'écria d'une voix caſſée
» cette déteſtable Vieille; *s'il*
» *n'eſt pas puni, nous ſerons tous*

» *les jours exposées aux mêmes af-*
» *fronts. L'honneur de l'Ordre y*
» *est absolument engagé. Cette mi-*
» *sérable, attachée à la terre, ne*
» *regrette point la perte d'une di-*
» *gnité qui l'élevoit cent fois plus*
» *au-dessus des Rois, qu'ils ne le*
» *sont au-dessus de leurs sujets.*
» *Elle nous apprend que son affec-*
» *tion, ses craintes, & ses désirs,*
» *se tournent vers son indigne fa-*
» *mille. C'est par cet endroit qu'il*
» *la faut punir. Que son époux la*
» *regrette. Que sa fille, fruit hon-*
» *teux de ses lâches amours,*
» *épouse un monstre pour lui faire*
» *expier la foiblesse d'une mere*
» *qui a eu la foiblesse de se laisser*
» *charmer par la beauté fragile &*
» *mépriſable de son pere.*

» Cette cruelle sentence fit
» revenir à la rigueur beaucoup
» de celles qui panchoient vers
» la clémence. Le petit nom-
» bre de celles qui avoient été

» touchées de pitié n'étant pas
» assez considérable pour s'oppo-
» ser à la délibération générale,
» elle fut exécutée à la rigueur,
» & notre Reine elle-même,
» dont la phisionomie paroissoit
» tournée à la compassion, reprit
» son air severe, & confirma à la
» pluralité des voix, l'avis de cet-
» te mauvaise Vieille. Cependant
» ma sœur qui cherchoit à faire ré-
» voquer un arrêt si cruel, pour
» toucher les Juges & excuser son
» himen, fit de vous un portrait si
» charmant, qu'elle enflamma
» le cœur de la *Fée* gouvernante
» du Prince : (c'étoit celle qui
» avoit ouvert le livre) mais
» cet amour naissant n'a servi
» qu'à redoubler la haine que
» cette injuste *Fée* avoit déja
» pour votre triste épouse.

» Ne pouvant résister à l'em-
» pressement qu'elle avoit de
» vous voir, elle colora sa pas-

» ſion du prétexte de connoître
» ſi vous méritiez qu'une *Fée*
» vous fît le ſacrifice que ma
» ſœur vous avoit fait. Comme
» elle étoit chargée du Prince,
» & qu'elle avoit fait approuver
» cette tutelle à l'aſſemblée,
» elle n'auroit oſé l'abandonner,
» ſi l'amour ingénieux ne lui eût
» inſpiré de mettre auprès de lui
» un *Génie* protecteur, & deux
» *Fées* ſubalternes & inviſibles
» pour en répondre en ſon abſen-
» ce. Après cette précaution,
» elle ne ſongea qu'à ſuivre ſes
» déſirs, qui la porterent dans
» l'*Iſle heureuſe*.

» Cependant les femmes &
» les Officiers de la Reine pri-
» ſonniere, étonnés de ce qu'elle
» ne ſortoit point de ſon cabinet
» ſecret, en furent allarmés. Les
» défenſes expreſſes qu'elle avoit
» faites de ne pas l'interrompre,
» leur fit paſſer la nuit ſans frap-

» per à ſa porte ; mais l'impa-
» tience faiſant place à toute au-
» tre conſidération, ils frappe-
» rent vivement, & perſonne ne
» leur répondant, ils enfonce-
» rent la porte, ne doutant plus
» qui ne lui fût arrivé quelque
» accident. Quoiqu'ils s'attendiſ-
» ſent à tout ce qu'il y a de plus
» funeſte, ils ne furent pas moins
» conſternés de ne la pas trou-
» ver. On l'appella, on la cher-
» cha vainement. Rien ne s'of-
» frit pour ſoulager le déſeſpoir
» que ſon abſence cauſoit. On
» fit mille raiſonnemens tous
» auſſi abſurdes les uns que les
» autres. On ne pouvoit ſupçon-
» ner que ſon évaſion fût volon-
» taire. Elle étoit toute-puiſſante
» dans votre Royaume, le pou-
» voir ſouverain que vous lui
» aviez laiſſé ne lui étoit con-
» teſté par qui que ce fût. Tous
» lui obéiſſoient avec joie. La

» tendreſſe que vous aviez l'un
» pour l'autre, celle qu'elle
» avoit pour ſa fille, & pour
» des ſujets dont elle faiſoit ſes
» délices, empêchoit qu'on ne
» l'accuſât de ſa fuite. Où fut-
» elle allée pour être mieux ?
» D'ailleurs quel homme eût oſé
» enlever une Reine du milieu
» de ſes gardes & du fond de
» ſon Palais ? On auroit ſçu la
» route que les raviſſeurs euſſent
» pû prendre.

» Le malheur étoit certain,
» quoique les circonſtances en
» fuſſent cachées. Il y en avoit
» un autre à redouter. C'étoit,
» Seigneur, la façon dont vous
» recevriez cette fatale nouvelle.
» L'innocence de ceux qui
» étoient reſponſables de la per-
» ſonne de la Reine, ne les raſ-
» ſuroit point contre les effets
» de votre juſte courroux. Il fal-
» loit ſe déterminer à fuir de vos

» Etats, & par cette fuite ſe dé-
» clarer coupable d'un crime
» qu'ils n'avoient pas commis,
» ou il falloit trouver le ſecret
» de vous cacher ce malheur.
» Après beaucoup de délibé-
» rations, on n'en imagina point
» d'autres que de vous perſuader
» qu'elle étoit morte. Ce qui fut
» exécuté dans l'inſtant. On fit
» partir un courrier pour vous ap-
» prendre qu'elle étoit tombée
» malade. Un ſecond qui partit
» quelques heures après, vous
» porta la nouvelle de ſa mort,
» c'étoit afin que votre amour
» ne vous fît pas venir en dili-
» gence. Votre préſence eût
» rompu toutes les meſures qui
» faiſoient la ſûreté générale.
» On lui fit des obſéques dignes
» de ſon rang, de votre affec-
» tion, & des regrets d'un peu-
» ple dont elle étoit adorée &
» qui la pleuroit auſſi ſincére-

» ment que vous-même.
» Cette cruelle avanture fut
» toujours un ſecret pour vous,
» quoiqu'il n'y eût perſonne dans
» toute l'*Iſle heureuſe* qui l'i-
» gnorât. La premiere ſurpriſe
» avoit rendu ce malheur public.
» La douleur que vous ſentîtes
» de cette perte fut proportion-
» née à votre affection, vous
» n'y trouvâtes de ſoulagement
» qu'à faire venir la Princeſſe
» votre fille auprès de vous. Les
» innocentes careſſes de cet en-
» fant firent toute votre conſola-
» tion. Vous ne voulûtes plus
» vous en ſéparer. Elle étoit
» charmante, & vous préſen-
» toit ſans ceſſe un portrait vi-
» vant de la Reine ſa mere. La
» *Fée* ennemie, qui avoit été
» la premiere cauſe de tout
» le déſordre, en ouvrant le
» grand Livre par lequel elle
» avoit découvert le mariage de

» ma ſœur, n'étoit pas venue
» vous voir ſans payer ſa curio-
» ſité. Votre préſence avoit pro-
» duit ſur ſon cœur le même
» effet que ſur celui de votre
» épouſe, & ſans que cette ex-
» périence la portât à l'excuſer,
» elle déſiroit ardemment de
» commettre la même faute.
» Inviſible auprès de vous, elle ne
» pouvoit ſe réſoudre à vous quit-
» ter; vous voyant inconſolable,
» elle ne ſe flattoit pas d'un heu-
» reux ſuccès dans ſes amours,
» & craignant de joindre la hon-
» te de vos mépris à l'inutilité
» de ſes deſſeins, elle n'oſoit ſe
» faire connoître à vous. D'un
» autre côté jugeant qu'il étoit
» néceſſaire de paroître, elle pen-
» ſoit que par le tour de ſon eſ-
» prit elle vous accoutumeroit à
» la voir, & peut-être à l'aimer.
» Mais il falloit vous entretenir,
» & pour en avoir le moyen,

» elle rêva tant au tour qu'elle
» donneroit pour ſe préſenter
» devant vous avec décence,
» qu'elle le trouva.

» Il y avoit une Reine voiſine
» qui ſe voyoit chaſſée de ſes
» Etats par un uſurpateur aſſaſ-
» ſin de ſon mari: cette triſte
» Princeſſe couroit le monde,
» peur trouver un aſyle & un
» vengeur. La *Fée* l'enleva, &
» l'ayant miſe dans un endroit
» ſûr, elle l'endormit & prit
» ſa figure. Vous la vîtes, Sei-
» gneur, cette *Fée* déguiſée, ſe
» jetter à vos pieds, & implorer
» votre protection, pour punir,
» diſoit-elle, le meurtrier d'un
» époux qu'elle regrettoit autant
» que vous regrettiez la Reine.
» Elle vous proteſta que l'amour
» conjugal étoit l'unique motif
» qui la faiſoit agir, & qu'elle
» renonçoit de tout ſon cœur à
» une couronne, qu'elle offroit

» à celui qui vengeroit ſon cher
» époux.
» Les malheureux ont pitié
» les uns des autres. Vous en-
» trâtes dans ſa douleur, d'autant
» plus qu'elle pleuroit un époux
» chéri, & que mêlant ſes lar-
» mes avec les vôtres, elle vous
» parloit ſans ceſſe de la Reine.
» Vous lui accordâtes votre pro-
» tection, & vous ne tardâtes
» pas à la rétablir dans ſon pré-
» tendu Royaume, en puniſſant
» les rébelles & l'uſurpateur,
» comme elle le ſembloit déſi-
» rer: mais elle n'y voulut pas
» retourner, ni vous quitter.
» Elle vous ſupplia pour ſa ſû-
» reté de faire régir ſon Royau-
» me en ſon nom, puiſque vous
» aviez trop de généroſité pour
» accepter le préſent qu'elle
» vous en vouloit faire, & de
» lui permettre de vivre à votre
» Cour. Vous ne pûtes lui refu-

» ſer cette nouvelle grace. Elle
» vous parut néceſſaire à élever
» votre fille : car l'adroite Mé-
» gere n'ignoroit pas que cet
» enfant étoit l'unique objet de
» votre affection. Elle feignoit
» une extrême tendreſſe pour
» elle, & la tenoit continuelle-
» ment entre ſes bras. Vous
» prévenant ſur la priere que
» vous alliez lui faire, elle vous
» demanda avec empreſſement
» de lui permettre de ſe char-
» ger de ſon éducation, diſant
» qu'elle ne vouloit point d'au-
» tres héritiers que cette chere
» fille, qui ſeroit la ſienne, &
» l'unique objet de ſon amour,
» parce que, diſoit-elle, elle lui
» rappelloit le ſouvenir de celle
» qu'elle avoit eue de ſon époux,
» & qui avoit péri avec lui.

» Sa propoſition vous parut
» ſi avantageuſe, que vous ne
» balançâtes point à lui remettre

» la Princeſſe, & même à l'en
» rendre maîtreſſe abſolue. Elle
» s'acquitta parfaitement de ſa
» charge, & par ſes talens &
» ſon affection, elle eut entiére-
» ment votre confiance, &
» comme à une tendre ſœur,
» vous lui donnâtes votre amitié.
» Ce n'étoit pas aſſez pour elle,
» tous ſes ſoins ne tendoient
» qu'à devenir votre femme.
» Pour en venir à bout, elle ne
» négligea rien. Mais quand
» vous n'euſſiez pas été l'époux
» de la plus belle des *Fées*, elle
» n'étoit pas faite pour donner
» de l'amour. La figure qu'elle
» avoit empruntée ne pouvoit
» entrer en comparaiſon avec
» celle dont elle briguoit la
» place. Extrêmement laide, &
» l'étant naturellement elle-mê-
» me, elle n'eût pû emprunter
» de la beauté pour plus d'un
» jour par an.

» Cette expérience peu flat-
» teuſe lui fit comprendre que,
» pour réuſſir, il falloit qu'elle
» eût recours à d'autres moyens
» qu'à la beauté. Elle cabala ſe-
» crétement pour obliger les Peu-
» ples & les Grands à vous ſol-
» liciter de prendre une femme,
» & pour ſe faire déſigner. Mais
» certains diſcours ambigus
» qu'elle vous avoit tenus pour
» ſonder vos diſpoſitions, vous
» firent aiſément connoître d'où
» provenoient les vives ſollicita-
» tions dont vous étiez impor-
» tuné. Vous témoignâtes net-
» tement que vous ne vouliez
» pas entendre parler de donner
» une belle-mere à votre fille,
» ni vous mettre en état, en la
» ſubordonnant à une Reine, de
» lui ravir le premier rang de
» vos Etats, avec l'eſpérance
» certaine de vous ſuccéder au
» trône. Vous fîtes auſſi entendre

„ à cette fauſſe Princeſſe, qu'el-
„ le vous feroit plaiſir de retour-
„ ner chez elle ſans bruit & ſans
„ retardement. Lorſqu'elle y ſe-
„ roit de retour, vous promîtes
„ de lui rendre tous les bons of-
„ fices qu'elle pourroit attendre
„ d'un ami fidéle & d'un voiſin
„ généreux. Mais vous ne lui ca-
„ châtes pas que ſi elle ne
„ prenoit ce parti de bonne
„ grace, elle courreroit riſque
„ d'y être forcée.

„ L'obſtacle invincible que
„ vous oppoſiez à ſon amour, la
„ mit dans une colére terrible; ce-
„ pendant elle feignit une ſi gran-
„ de indifférence ſur cela, qu'elle
„ parvint à vous perſuader : cette
„ tentative étoit un effet de ſon
„ ambition, & de la peur que
„ dans la ſuite vous vous empa-
„ raſſiez de ſes Etats, aimant
„ mieux, malgré l'empreſſement
„ qu'elle avoit témoigné pour

„ vous les faire accepter, vous „ laiſſer croire qu'elle ne vous „ les avoit pas offerts de bonne „ foi, que de vous donner à con- „ noître ſes véritables ſentimens.

„ Sa fureur, pour être cachée, „ n'en fut pas moins violente. „ Ne doutant point que ce ne fût „ la *Belle*, qui plus puiſſante „ dans votre cœur que la politi- „ que, vous feroit renoncer à „ l'avantage d'augmenter votre „ Empire d'une façon ſi glo- „ rieuſe, elle conçut pour elle „ une haine auſſi forte que celle „ qu'elle avoit contre votre épou- „ ſe, & prit la réſolution de s'en „ défaire, ne doutant point que „ ſi elle étoit morte, vos ſujets „ renouvellant leurs inſtances, „ vous forçaſſent à vous mettre „ en état de laiſſer des ſucceſ- „ ſeurs..... La bonne femme „ n'étoit guére en âge d'en don- „ ner, mais cette ſupercherie

ne

„ ne lui feroit rien. La Reine
„ de qui elle avoit pris la reſſem-
„ blance, étoit aſſez jeune pour
„ en avoir encore beaucoup, ſa
„ laideur n'étant pas un obſtacle
„ à un himen royal & politique.
„ Malgré la déclaration au-
„ tentique que vous aviez faite,
„ on penſoit que ſi votre fille
„ mouroit, vous céderiez aux
„ continuelles repréſentations de
„ votre conſeil. On ne dou-
„ toit même plus que votre
„ choix ne tombât ſur cette
„ feinte Reine, ce qui lui atti-
„ roit des créatures ſans nom-
„ bre. Ainſi par le ſecours d'un
„ de ſes flatteurs, dont la fem-
„ me avoit l'ame auſſi baſſe que
„ lui & qui étoit auſſi méchante
„ qu'elle, ſon deſſein fut de ſe
„ défaire de votre fille. Elle l'a-
„ voit fait gouvernante de la pe-
„ tite Princeſſe. Ils arrêterent
„ entr'eux de l'étouffer, & de

„ dire qu'elle étoit morte subi-
„ tement. Mais pour plus grande
„ sûreté, ils convinrent d'aller
„ commettre ce meurtre dans la
„ forêt voisine, afin que perſon-
„ ne ne les pût surprendre en
„ cette barbare exécution ; ils
„ comptoient qu'on n'en auroit
„ pas la moindre connoissance,
„ & qu'il seroit impossible de les
„ blâmer de n'avoir pas demandé
„ du secours avant qu'elle fût
„ expirée, ayant pour excuse lé-
„ gitime qu'ils étoient trop éloi-
„ gnés. Le mari de la gouver-
„ nante se proposoit d'en venir
„ chercher, après qu'elle seroit
„ morte ; & pour qu'on ne les
„ soupçonnât de rien, il devoit
„ paroître surpris de les trouver
„ hors d'état d'être secourues,
„ quand il seroit revenu dans
„ l'endroit où il auroit laissé
„ cette tendre victime de leur
„ fureur, & d'ailleurs il étu-

„ dioit la douleur & l'étonne-
„ ment qu'il vouloit affecter.
„ Lorſque ma miſérable ſœur
„ ſe vit dépouillée de ſon pou-
„ voir & condamnée aux ri-
„ gueurs d'une cruelle priſon,
„ elle me recommanda de vous
„ conſoler, & de veiller à la ſû-
„ reté de ſa fille. Il n'étoit pas
„ néceſſaire qu'elle prît cette
„ précaution. L'union qui eſt en-
„ tre nous, & la pitié qu'elle me
„ faiſoit, auroient ſuffi pour vous
„ attirer ma protection, & ſa re-
„ commandation ne me porta
„ pas à remplir ſes déſirs avec
„ plus de zéle.
„ Je vous voyois le plus ſou-
„ vent que je pouvois, & au-
„ tant que la prudence me le
„ permettoit, ſans courir le riſ-
„ que de donner des ſoupçons
„ à notre ennemie, qui m'auroit
„ dénoncé comme une *Fée* en
„ qui l'affection fraternelle pré-

„ valoit ſur l'honneur de l'Ordre,
„ & qui protégeoit une race cou-
„ pable. Je ne négligeois rien
„ pour convaincre toutes les
„ *Fées* que je l'avois abandon-
„ née à ſon malheureux ſort, &
„ par là je comptois me con-
„ ſerver plus de facilité de lui
„ rendre ſervice. Comme j'étois
„ attentive à toutes les demar-
„ ches de votre perfide amante,
„ tant par moi-même, que par
„ les génies qui me ſont ſou-
„ mis, ſon affreuſe intention ne
„ me fût pas cachée. Je ne pou-
„ vois m'y oppoſer à force ouver-
„ te, & quoiqu'il me fût facile d'a-
„ néantir ceux entre les mains
„ de qui elle avoit abandonné
„ cette petite créature, la pru-
„ dence m'en empêchoit, & ſi
„ j'euſſe enlevé votre enfant, la
„ maligne *Fée* me l'auroit re-
„ pris, ſans qu'il m'eût été poſſi-
„ ble de le défendre. Il y parmi

„ nous une loi qui nous oblige
„ d'avoir mille ans d'ancienneté
„ avant que d'entrer en diſpute
„ contre nos anciennes, ou du
„ moins il faut avoir été *Ser-*
„ *pent.*

„ Les périls qui nous ac-
„ compagnent en cet état, nous
„ le fait nommer les *faſtes terri-*
„ *bles.* Il n'y en a point entre nous
„ qui ne frémiſſent en ſongeant
„ à l'entreprendre. Nous balan-
„ çons long-tems avant de nous
„ réſoudre à nous y expoſer;
„ & ſans un motif bien preſſant
„ de haine, d'amour, ou de ven-
„ geance, il en eſt peu qui n'ai-
„ ment mieux attendre leur *Vé-*
„ *térance* du ſecours du tems,
„ que de la prévenir par ce dan-
„ géreux moyen, où la plus
„ grande partie ſuccombe. J'é-
„ tois dans ce cas. Il s'en falloit
„ dix ans que mes mille ans fuſ-
„ ſent accomplis, & je n'avois

„ de reſſource que dans l'arti-
„ fice. Je l'employai heureuſe-
„ ment.

„ Je pris la forme d'une
„ Ourſe monſtreuſe, & me ca-
„ chant dans la forêt deſtinée à
„ cette deteſtable exécution,
„ lorſque ces miſérables vinrent
„ pour exécuter l'ordre barbare
„ qu'ils avoient reçû, je me jettai
„ ſur la femme qui avoit la pe-
„ tite entre ſes bras & ſur la
„ bouche de laquelle elle met-
„ toit déja la main. La frayeur
„ qu'elle eut l'obligea à laiſſer
„ tomber ce précieux fardeau ;
„ mais elle n'en fut pas quitte
„ à ſi bon marché, & l'horreur
„ que me donnoit ſon mauvais
„ naturel m'inſpira la cruauté de
„ l'Animal dont j'avois pris la
„ figure. Je l'étranglai, ainſi
„ que le traître qui l'avoit ac-
„ compagnée, & j'emportai la
„ *Belle* après l'avoir prompte-

„ ment dépouillée, & teint ſes
„ vêtemens dans le ſang de ſes
„ ennemis. Je les éparpillai dans
„ la forêt après avoir eu la pré-
„ caution de les déchirer en plu-
„ ſieurs endroits, afin que l'on ne
„ crût pas que la Princeſſe en fût
„ réchapée, & je me retirai très-
„ contente d'avoir ſi bien réuſſi.
„ La *Fée* ſe crut ſervie ſelon ſes
„ déſirs. La mort de ſes deux
„ complices étoit un avantage
„ pour elle, elle devenoit maî-
„ treſſe de ſon ſecret, & le ſort
„ que je venois de leur faire
„ éprouver étoit celui qu'elle
„ leur avoit deſtiné, pour ré-
„ compenſer leurs coupables ſer-
„ vices. Une autre circonſtance,
„ qui lui fut encore avantageu-
„ ſe, c'eſt que des Bergers, qui
„ virent de loin cette expédition,
„ coururent appeller du ſecours,
„ qui arriva aſſez-tôt pour trou-
„ ver ces infâmes qui expiroient,

„ & vous ôter tout ſoupçon
„ qu'elle y eût aucune part.
„ Les mêmes incidens furent
„ auſſi favorables à mon entre-
„ priſe. Ils convainquirent la
„ méchante *Fée* de la même
„ choſe. que le vulgaire. Cet
„ événement lui parut ſi natu-
„ rel, qu'elle n'en douta plus.
„ Elle ne daigna pas même em-
„ ployer ſon pouvoir pour s'en
„ aſſurer. Je fus ravie de ſa ſé-
„ curité. Je n'euſſe pas été la
„ plus forte, ſi elle eût voulu
„ reprendre la petite *Belle*, parce
„ qu'outre les raiſons qui la fai-
„ ſoient ma ſupérieure, & que
„ je vous ai expliquées, elle avoit
„ l'avantage de tenir cet enfant
„ de vous, vous lui aviez con-
„ fié votre autorité, contre la-
„ quelle il n'y avoit que vous
„ ſeul qui euſſiez du pouvoir;
„ & à moins de la retirer vous-
„ même de ſes mains, rien ne

» la pouvoit soustraire aux loix qu'el-
„ le lui voudroit imposer jusqu'au
» tems qu'elle auroit été mariée.

„ Délivrée de cette inquiétu-
„ de, je me vis accablée par
„ une autre, en me ressouvenant
„ que la Mere des tems avoit
„ condamné ma niéce à épouser
„ un Monstre. Mais elle n'avoit
„ pas encore trois ans, & je me
„ flattai de trouver par mon étude
„ un expédient, pour que cette
„ malédiction ne s'accomplît pas
„ à la lettre, & que je la puisse
„ faire tourner en équivoque.
„ J'avois tout le tems d'y pen-
„ ser, & je ne m'occupai alors
„ que du soin de trouver un lieu
„ où je pusse mettre ma précieu-
„ se proye en sûreté.

„ Le mystere m'étoit absolu-
„ ment nécessaire. Je n'osai lui
„ donner un Château, ni faire
„ pour elle aucune magnificence
„ de l'art, notre ennemie s'en

„ ſeroit apperçue, elle en eût
„ eû quelqu'inquiétude dont les
„ ſuites euſſent été funeſtes pour
„ nous. J'aimai donc mieux
„ prendre un habit ſimple, &
„ la confier au premier particu-
„ lier que je rencontrerois, qui
„ me paroîtroit homme de bien, &
„ où je pourrois me flatter qu'elle
„ trouveroit les aiſances de la vie.

„ Le hazard favoriſa bien-tôt
„ mes intentions. Je trouvai ce
„ qui me convenoit parfaitement.
„ Ce fut une petite maiſon dans
„ un Hameau dont la porte étoit
„ ouverte. J'entrai dans cette
„ chaumiere qui me parut être
„ celle d'un Païſan à ſon aiſe. Je
„ vis à la clarté d'une lampe
„ trois Païſannes endormies au-
„ près d'un berceau, que j'ai
„ jugé être celui d'un nourriſſon.
„ Il n'avoit rien de la ſimplicité
„ du reſte de la chambre : tout
„ en étoit ſomptueux. Je penſai

„ que cette petite créature étoit
„ malade, & que le ſommeil, où
„ ſes gardes étoient plongées,
„ provenoit de la fatigue qu'elles
„ avoient eues auprès d'elle. Je
„ m'en approchai ſans bruit dans
„ le deſſein de lui donner du
„ ſoulagement, & je me faiſois
„ d'avance un plaiſir de la ſur-
„ priſe que ces femmes auroient
„ eues en s'éveillant en trouvant
„ leur malade guéri, ſans ſa-
„ voir à quoi l'attribuer. Je
„ m'empreſſois à tirer cet en-
„ fant de ſon berceau dans l'in-
„ tention de lui ſouffler de la
„ ſanté; mais ma bonne volonté
„ lui devint inutile, il expiroit
„ au moment que je le touchai.
„ Cette mort dans l'inſtant
„ m'inſpira le déſir d'en profi-
„ ter, & de mettre ma niéce à
„ ſa place, ſi la bonne fortune
„ vouloit que ce fût une fille. Je
„ fus aſſez heureuſe pour que

„ mes ſouhaits fuſſent remplis.
„ Ravie de cette occurence, je
„ fis ſans tarder cet échange,
„ & j'emportai la petite morte
„ que j'enterrai. Je revins enſuite
„ à cette maiſon où je fis du bruit
„ à la porte pour éveiller les
„ dormeuſes.

„ Je leur dis dans un patois
„ affecté, que j'étois une étran-
„ gere qui leur demandoit un
„ aſyle pour cette nuit : elles
„ me l'accorderent de bonne
„ grace, & furent regarder leur
„ enfant qu'elles trouverent en-
„ dormie paiſiblement & avec
„ toutes les apparences d'une
„ parfaite ſanté. Elles en furent
„ joyeuſes & ſurpriſes, parce
„ qu'elles ne connurent pas la
„ tromperie que je leur avois
„ faite en leur faſcinant les
„ yeux.

„ Elles m'apprirent que cette
„ petite fille étoit celle d'un ri-

„ che Marchand ; qu'une d'el-
„ les étoit ſa nourrice qui après
„ l'avoir ſevrée l'avoit rendue à
„ ſes parens, mais que l'enfant
„ étoit tombé malade chez ſon
„ pere, qui l'avoit renvoyée à la
„ campagne, dans l'eſpérance
„ que le grand air lui feroit du
„ bien. Elles ajouterent d'un vi-
„ ſage ſatisfait, en regardant la
„ petite, que cette expérience
„ avoit réuſſi, & qu'elle produi-
„ ſoit un meilleur effet, que
„ tous les remédes qu'on avoit
„ mis en uſage avant de la leur
„ rendre. Elles réſolurent de la re-
„ porter à ſon pere auſſi-tôt qu'il
„ ſeroit jour, pour ne lui point
„ retarder la ſatisfaction qu'il en
„ recevroit, & pour laquelle elles
„ comptoient de recevoir une
„ groſſe récompenſe, parce que
„ cet enfant lui devenoit extré-
„ mement cher, quoique la
„ derniere de onze.

„ Au lever du Soleil elles par-
„ tirent; de mon côté je feignis
„ de continuer ma route, en
„ m'applaudiſſant d'avoir placé
„ ma niéce ſi avantageuſement.
„ Pour augmenter encore ſa ſû-
„ reté, & pour engager ce pere
„ ſuppoſé à s'attacher à cette
„ petite fille, je pris la figure
„ d'une de ces femmes qui vont
„ diſant la bonne avanture, &
„ me trouvant à la porte du Mar-
„ chand, lorſque les Nourrices
„ la lui raporterent, j'entrai avec
„ elles. Il les reçut avec joye, &
„ prenant cette petite fille entre
„ ſes bras, il fut la dupe des pré-
„ jugés de l'amour paternel, en
„ croyant fermement que ſes en-
„ trailles étoient émues à ſon aſ-
„ pect; ce n'étoient que les
„ mouvemens du bon naturel,
„ qu'il confondoit avec ceux de
„ la nature. Je pris ce moment
„ pour augmenter la tendreſſe

„ qu'il s'imaginoit reſſentir.
„ *Regarde bien cette petite, mon*
„ *bon Seigneur*, lui dis-je, dans
„ le langage ordinaire aux per-
„ ſonnes dont j'avois pris l'habit.
„ *Elle te fera grand honneur dans*
„ *ta famille, elle te donnera de*
„ *grands biens, & te ſauvera la*
„ *vie, & à tous tes enfans. Elle*
„ *ſera tant Belle, tant Belle,*
„ *qu'ainſi ſera-t-elle nommée par*
„ *tous ceux qui la verront.* Pour
„ récompenſe de ma prédiction,
„ il me donna une piéce d'or, &
„ je me retirai fort contente.
„ Il ne reſtoit plus rien qui
„ m'obligeât à réſider avec la
„ race d'Adam. Pour profiter
„ de mon loiſir, je paſſai dans
„ notre Empire, réſolue d'y reſ-
„ ter quelque tems. Je demeurai
„ tranquillement à conſoler ma
„ ſœur, en lui apprenant des
„ nouvelles de cette chere fille,
„ & en lui témoignant que loin

„ de l'avoir oubliée, vous chéris-
„ riſſiez ſa mémoire avec la mê-
„ me tendreſſe que vous aviez
„ eue pour ſa perſonne.

„ Voila, grand Roi, qu'elle
„ étoit notre ſituation, tandis
„ que vous étiez pénétré du
„ nouveau malheur qui vous
„ avoit privé de votre enfant,
„ & qui renouvelloit les dou-
„ leurs qui vous avoient fait
„ reſſentir la perte de ſa mere.
„ Quoique vous ne puſſiez po-
„ ſitivement accuſer de cet ac-
„ cident celle à qui vous l'a-
„ viez confiée, il vous fut ce-
„ pendant impoſſible de vous
„ empêcher de la regarder d'un
„ mauvais œil, parce que s'il
„ ne paroiſſoit pas qu'elle fût
„ coupable, elle ne pouvoit ſe
„ juſtifier ſur le fait de la négli-
„ gence, que l'événement avoit
„ rendu criminelle.

„ Après les premiers tranſ-

„ ports de votre affliction ; elle
„ ſe flattoit qu'il n'y auroit plus
„ d'obſtacle, qui vous empêchât
„ de l'épouſer, elle vous en fit
„ renouveller les propoſitions
„ par ſes Emiſſaires. Mais elle
„ fut déſabuſée, & ſa mortifica-
„ tion fut extrême, quand vous
„ déclarâtes que non-ſeulement
„ vous n'étiez pas plus que ci-
„ devant dans l'intention de vous
„ remarier, mais que, quand
„ bien même vous changeriez
„ d'idée, ce ne ſeroit jamais en
„ ſa faveur. A cette déclaration
„ vous joignîtes un ordre preſ-
„ ſant de ſortir inceſſamment de
„ votre Royaume. Sa préſence
„ vous rappelloit le ſouvenir de
„ votre fille, & renouvelloit vos
„ douleurs, voilà le prétexte
„ dont vous vous ſervîtes : mais
„ la principale raiſon que vous
„ aviez, c'eſt que vous vouliez
„ faire ceſſer les cabales qu'elle

„ faiſoit continuellement pour
„ venir à ſon but.

„ Elle en fut outrée, mais il
„ fallut obéir ſans pouvoir ſe
„ venger. J'avois engagé une
„ de nos anciennes à vous pro-
„ téger. Son pouvoir étoit con-
„ ſidérable, parce qu'elle joi-
„ gnoit à la Vétérance l'avantage
„ d'avoir été quatre fois Serpent.
„ Comme il y a un danger ex-
„ trême à le devenir, il y a auſſi
„ des honneurs & un redouble-
„ ment de puiſſance attachés.
„ Cette *Fée* à ma conſidération,
„ vous prenoit ſous ſa protec-
„ tion, & mit votre amante ir-
„ ritée hors d'état de vous faire
„ aucun mal.

„ Ce contre-tems fut favo-
„ rable à la Princeſſe, dont elle
„ avoit pris la reſſemblance.
„ Elle la fit ſortir de ſon ſom-
„ meil, & lui cachant le crimi-
„ nel uſage qu'elle avoit fait

„ de ſes traits, elle ne voulut
„ lui faire voir que le beau de
„ toutes ſes actions. Elle n'ou-
„ blia pas de faire valoir ſes bons
„ offices & la peine qu'elle lui
„ avoit épargnée ; & afin qu'elle
„ continuât elle-même ſon pro-
„ pre perſonnage, elle lui donna
„ des conſeils ſalutaires pour ſe
„ maintenir. Ce fut alors que
„ cherchant à ſe conſoler de vo-
„ tre indifférence, elle retourna
„ auprès du Prince, & qu'elle
„ y renouvella ſes ſoins ; elle le
„ chérit, elle l'aima trop, &
„ cette *Fée* ne pouvant s'en faire
„ aimer, lui fit reſſentir un ter-
„ rible effet de ſa fureur.

„ Cependant le moment de
„ ma Vétérance étoit inſenſible-
„ ment venu, & mon pouvoir
„ augmentoit ; mais le déſir de
„ ſervir ma ſœur & vous, me
„ perſuada que je n'en avois pas
„ encore aſſez. Ma ſincere ami-

„ tié me déguiſant le péril des
„ *faſtes dangereux*, je voulu le
„ franchir. Je devint Serpent,
„ & je m'en tirai heureuſement;
„ c'eſt ce qui me mit en état
„ d'agir ſans myſtere pour le ſer-
„ vice de ceux que nos mau-
„ vaiſes compagnes oppriment.
„ Si je ne puis pas dans toutes
„ les occaſions détruire entiére-
„ ment les *charmes funeſtes*, j'en
„ ai ſouvent le pouvoir, & du
„ moins je ſuis toujours la maî-
„ treſſe de les adoucir par ma
„ puiſſance & par mes conſeils.
„ Ma niéce étoit du nombre
„ de celles à qui je ne pou-
„ vois faire la faveur entiere.
„ N'oſant découvrir l'intérêt
„ que j'y prenois, il me parut
„ plus à propos de la laiſſer ſous
„ le nom de la fille du Mar-
„ chand; j'allois ſous différentes
„ formes la voir ſouvent, & j'en
„ revenois toujours ſatisfaite. Sa

„ vertu & ſa beauté égaloient
„ ſon eſprit. Agée de quatorze
„ ans elle avoit déja fait voir
„ une conſtance admirable dans
„ la bonne & mauvaiſe fortune
„ que ſon prétendu pere avoit
„ éprouvée.

„ Je fus ravie de connoître
„ que les plus cruels revers n'a-
„ voient point été capables d'al-
„ térer ſa tranquillité. Au con-
„ traire par ſa gaité, par la dou-
„ ceur de ſa converſation, elle
„ s'étoit faite un devoir de la ra-
„ mener à ſon pere, & à ſes
„ freres, & j'avois le plaiſir de
„ voir qu'elle avoit des ſenti-
„ mens dignes de ſa naiſſance.
„ Mais cette douceur étoit mê-
„ lée de la plus cruelle amertu-
„ me, quand je me rappellois
„ que tant de perfections étoient
„ deſtinées pour un Monſtre. Je
„ travaillois, je m'occupois vai-
„ nement nuit & jour à cher-

„ cher les moyens de la garan-
„ tir d'un ſi grand malheur, &
„ j'étois au déſeſpoir de ne pou-
„ voir rien imaginer.

„ Cette inquiétude ne m'em-
„ pêchoit pas de faire de fré-
„ quens voyages auprès de vous.
„ Votre femme, qui n'en avoit
„ pas la liberté, me ſollicitoit ſans
„ ceſſe de vous aller voir, &
„ malgré la protection de notre
„ amie, ſa tendreſſe allarmée
„ lui perſuadoit toujours que les
„ momens où je vous perdois
„ de vue étoient les derniers
„ de votre vie, & ceux que no-
„ tre ennemie ſacrifioit à ſa fu-
„ reur. Cette appréhenſion la
„ troubloit ſi fort, qu'à peine
„ me donnoit-elle le tems de me
„ repoſer. Quand je venois lui
„ rendre compte de l'état où
„ vous étiez, elle me ſupplioit
„ avec tant d'inſtance d'y retour-
„ ner, qu'il m'étoit impoſſible
„ de la refuſer.

„ Touchée de ſon inquiétu-
„ de, & voulant plutôt la faire
„ ceſſer, que m'épargner les
„ peines qu'elle me cauſoit, je
„ me ſervis contre notre barbare
„ compagne des mêmes armes,
„ dont elle s'étoit ſervie contre
„ nous, & je fus ouvrir le *Grand*
„ *Livre*. Par bonheur ce fut au
„ moment de la converſation
„ qu'elle eut avec la Reine, &
„ avec le Prince, & la même
„ qui ſe termina par ſa métamor-
„ phoſe. Je n'en perdis pas un
„ mot; & mon raviſſement fut
„ extrême, de ce que pour
„ mieux aſſurer ſa vengeance
„ elle détruiſoit ſans le ſavoir,
„ le tort que la Mere des tems
„ nous avoit fait, en aſſujetiſ-
„ ſant la *Belle* à l'himen d'un
„ Monſtre. Pour comble de bon-
„ heur elle y m'étoit des circon-
„ ſtances ſi avantageuſes, qu'il
„ ſembloit qu'elle les eût faites

„ exprès, & dans l'unique in-
„ tention de m'obliger ; car elle
„ fourniſſoit à la fille de ma ſœur
„ l'occaſion de faire connoître
„ qu'elle étoit digne de ſortir
„ du plus pur ſang des *Fées*.

„ Un ſigne, le moindre geſte
„ exprime parmi nous tout ce
„ que le Vulgaire ne pourroit
„ prononcer en trois jours. Je ne
„ dis qu'un mot d'un air mépri-
„ ſant ; c'en fut aſſez pour faire
„ connoître à l'aſſemblée que le
„ procès de notre ennemie
„ avoit été fait par elle-même
„ dans l'arrêt qu'elle avoit fait
„ rendre dix ans devant contre
„ votre épouſe. A l'âge de cette
„ derniere il ſembloit plus natu-
„ rel d'avoir des foibleſſes de
„ l'amour, qu'à une *Fée* du pre-
„ mier ordre, & d'un plus
„ grand âge. Je parle des baſſeſ-
„ ſes & des mauvaiſes actions
„ qui avoient accompagné cet
amour

„ amour ſuranné ; je repréſentai
„ que ſi tant d'infamies reſtoient
„ impunies, on auroit ſujet de
„ dire que les *Fées* n'étoient dans
„ le monde que pour deshono-
„ rer la nature & pour affliger
„ le genre humain. En leur pré-
„ ſentant le Livre, je renfermai
„ ma bruſque harangue dans le
„ ſeul mot, voyez. Elle n'en fut
„ pas moins puiſſante ; j'avois
„ de plus des amies jeunes &
„ vétérantes, qui traiterent la
„ vieille amoureuſe comme elle
„ le méritoit. Elle n'avoit pû
„ vous épouſer, & l'on ajouta à
„ cette punition le deshonneur
„ d'être dégradée de l'Ordre, &
„ on la traita comme la Reine
„ de l'Iſle heureuſe.

„ Ce conſeil ſe tint pendant
„ qu'elle étoit avec vous ; dès
„ qu'elle parut, on lui en ſigni-
„ fia le réſultat. J'eu le plaiſir
„ d'en être témoin. Après quoi

„ refermant le Livre, je deſcen-
„ dis avec précipitation de la
„ moyenne région de l'air, où
„ réſide notre Empire, pour
„ m'oppoſer à l'effet du déſeſ-
„ poir où vous étiez prêt à vous
„ abandonner; je n'employai pas
„ plus de tems à faire ce voya-
„ ge, que j'en avois mis à ma
„ laconique harangue. J'arrivai
„ aſſez-tôt pour vous promettre
„ mon ſecours. Toutes ſortes
„ de raiſons m'y invitoient. Vos
„ vertus, vos malheurs, dit-elle
au Prince en ſe tournant de ſon
côte, „ l'avantage que je trou-
„ vois pour la *Belle*, me faiſoient
„ voir en vous le Monſtre qui
„ me convenoit. Vous me ſem-
„ bliez ſeuls dignes l'un de l'au-
„ tre, & je ne doutois pas que
„ lorſque vous vous connoîtriez,
„ vos cœurs ne ſe rendiſſent une
„ juſtice mutuelle.

„ Vous ſavez, dit-elle à la

Reine ; „ ce que j'ai fait depuis „ pour y parvenir, & par quelle „ voye j'ai obligé la *Belle* de ſe „ rendre dans ce Palais, où la „ vue du Prince, & ſon entretien, „ dont je la faiſois jouir en ſon- „ ge, ont eû l'effet que je pou- „ vois ſouhaiter. Ils ont enflâmé „ ſon cœur ſans ébranler ſa ver- „ tu, & ſans que cet amour ait „ eu le pouvoir d'affoiblir le de- „ voir & la reconnoiſſance qui „ l'attachoient au Monſtre. Enfin „ j'ai conduit heureuſement tou- „ tes choſes à leur perfection.

„ Oui, Prince, pourſuivit la *Fée*, „ vous n'avez plus rien à „ redouter du côté de votre en- „ nemie. Elle eſt dépouillée de „ ſa puiſſance, & ne ſera jamais „ en pouvoir de vous nuire par „ de nouveaux charmes. Vous „ avez exactement rempli les „ conditions qu'elle vous avoit „ impoſées ; car ſi vous ne les

„ aviez pas exécutées, elles ſub-
„ ſiſteroient toujours malgré ſon
„ éternelle diſgrace. Vous vous
„ êtes fait aimer ſans le ſe-
„ cours de votre eſprit & de
„ votre naiſſance, & vous, la
„ *Belle*, vous êtes pareillement
„ quitte de la malédiction que
„ la *Mere des tems* vous avoit
„ donnée. Vous avez bien voulu
„ prendre un Monſtre pour votre
„ époux. Elle n'a plus rien à
„ exiger, tout eſt déſormais
„ porté à votre bonheur. „

La Fée ceſſa de parler, & le Roi ſe jettant à ſes pieds : *Grande* Fée, lui dit-il, *comment pourrois-je vous remercier de toutes les graces dont vous avez daigné combler ma famille. La reconnoiſſance que j'ai de vos bienfaits eſt infiniment au-deſſus de toute expreſſion. Mais, mon auguſte ſœur*, ajouta-t-il, *ce nom m'encourage à vous demander en-*

core de nouvelles graces, & malgré les obligations que je vous ai, je ne puis m'empêcher de vous dire que je ne ſerai point heureux, tant que je ſerai privé de la préſence de ma chere Fée. *Ce qu'elle a fait, ce qu'elle ſouffre pour moi augmenteroit mon amour & ma douleur, ſi l'un & l'autre n'étoient pas à ſon plus haut point. Ah !* Madame, ajouta-t-il, *ne pourriez-vous point combler la meſure de vos bienfaits en me la faiſant voir ?*

Cette demande étoit inutile. Si la *Fée* avoit pû lui rendre cē bon office, elle étoit trop zélée pour attendre qu'il le lui demandât ; mais elle ne pouvoit détruire ce que le conſeil des *Fées* avoit ordonné. La jeune Reine étant priſonniere dans la moyenne région de l'air, il n'y avoit pas d'apparence d'uſer d'induſtrie pour la lui faire voir, & la *Fée* alloit le lui faire entendre avec

douceur, & l'exhorter à prendre patience en attendant quelque évenement inprévû, dont elle ſe promettoit de profiter, lorſqu'une ſimphonie raviſſante ſe fit entendre & l'interrompit.

Le Roi, ſa fille, la Reine & le Prince en furent extaſiés. Mais la *Fée* eut une autre ſorte de ſurpriſe. Cette muſique indiquoit le triomphe des *Fées*. Elle ne comprenoit point qui pouvoit être la triomphatrice. Son idée ſe fixa ſur la vieille *Fée*, ou ſur la Mere des tems, qui dans ſon abſence avoient peut-être obtenu, l'une ſa liberté, l'autre la permiſſion de cauſer des nouvelles traverſes à ſes Amans. Elle étoit dans cette perplexité, lorſqu'elle en fut agréablement tirée par la préſence de la *Fée* ſa ſœur, Reine de l'*Iſle heureuſe*, qui parut tout d'un coup au milieu de cette troupe charmante. Elle n'étoit

pas moins belle, que quand le Roi ſon époux l'avoit perdue. Le Monarque, qui ne la méconnut pas, en faiſant céder le reſpect qui lui devoit à l'amour qu'il avoit conſervé pour elle, l'embraſſa avec des tranſports & une joie qui ſurprit cette Reine elle-même.

La *Fée* ſa ſœur ne pouvoit imaginer à quel heureux prodige elle devoit ſa liberté ; mais la *Fée* couronnée lui apprit qu'elle ne devoit ſon bonheur qu'à ſon propre courage, qui l'avoit portée à expoſer ſes jours pour une autre. Vous ſçavez, dit-elle à la *Fée*, que la fille de notre Reine a été reçue dans l'Ordre en naiſſant, mais qu'elle ne tient pas le jour d'un pere ſublunaire, l'ayant reçu du ſage Amadabak, dont l'alliance honore les *Fées*, & qui eſt beaucoup plus puiſſant que nous par ſa ſcience ſublime.

Malgré cela il n'eſt point arbitraire pour ſa fille de devenir ſerpent au bout de ces cent premieres années. Ce terme fatal eſt arrivé, & notre Reine mere auſſi tendre pour cette chere enfant, & auſſi allarmée de ſon ſort, que le pourroit être une créature ordinaire, n'a pû ſe réſoudre à l'abandonner aux riſques des accidens qui la pouvoient faire périr en cet état, & dans ſa premiere jeuneſſe, les malheurs de celles qui y ont ſuccombé, n'étant devenus que trop communs pour autoriſer ſes craintes.

La douloureuſe ſituation où j'étois, m'ôtoit tout eſpoir de revoir mon tendre époux & mon aimable fille. J'avois un dégoût parfait pour une vie que je devois paſſer ſéparée d'eux; ainſi ſans balancer je pris le parti de m'offrir à ramper pour dégager la jeune *Fée*; je voyois avec

joie

joie un moyen ſûr, prompt & honorable pour me délivrer de tous les malheurs dont j'étois accablée par la mort, ou par une liberté glorieuſe, qui me rendant maîtreſſe de mon ſort, me permettoit de me rejoindre à mon époux.

Notre Reine ne balança pas plus à accepter cette offre ſi flatteuſe à l'amour maternel, que j'avois balancé à le lui faire. Elle m'embraſſa cent fois, & me promit de me rétablir dans tous mes priviléges, de me rendre la liberté, ſans condition, ſi j'étois aſſez heureuſe pour échapper à ce danger. Je m'en ſuis tirée ſans accident, le fruit de mes peines a été attribué à la jeune *Fée*, au nom de qui je m'expoſois; j'ai tout de ſuite recommencé à mon profit. L'heureux ſuccès de mon premier faſte m'a encouragée pour le ſecond,

où j'ai également réuſſi. Cette action ma rendue Vétérante, & par conſéquent indépendante. Je n'ai pas tardé à profiter de ma liberté pour me rendre ici, & rejoindre une famille ſi chere.

Quand la Reine *Fée* eut achevé d'inſtruire ſon tendre Auditoire, les careſſes recommencerent. C'étoit une confuſion charmante, on ſe les faiſoit & on ſe les rendoit ſans preſque s'entendre, ſur-tout de la part de la Belle, enchantée d'appartenir à de ſi illuſtres parens, & de n'avoir plus à craindre de deshonorer le Prince ſon couſin, en lui faiſant faire une alliance indigne de lui.

Mais, quoique tranſportée de l'excès de ſon bonheur, elle n'oublia pas le *Bon-homme* qu'elle avoit cru ſon pere. Elle rappella à la *Fée* ſa tante la promeſſe qu'elle lui avoit faite de per-

mettre qu'il eût avec ſes enfans l'honneur d'aſſiſter à la fête de ſon himen. Elle lui en parloit encore, lorſque de la fenêtre elles virent paroître ſeize perſonnes à cheval, dont la plûpart avoient des cors de chaſſe, & paroiſſoient fort embarraſſés. Le déſordre de cette troupe marquoit aſſez que les chevaux les avoient emportés par force. La *Belle* les reconnut aiſément pour les ſix fils du *Bon homme*, leurs ſœurs, & leurs cinq Amans.

Tout le monde, excepté la *Fée*, fut ſurpris de cette bruſque entrée. Ceux qui la faiſoient ne le furent pas moins de ſe trouver par la fougue de leurs chevaux tranſportés dans un Palais qui leur étoit inconnu. Voici comment cet accident leur étoit arrivé. Ils étoient tous à la chaſſe, lorſque leurs chevaux ſe réuniſſant à un eſcadron, avoient

couru avec rapidité juſqu'au Palais, ſans qu'il leur eût été poſſible de les retenir malgré tous les efforts qu'ils avoient pû faire.

La *Belle* oubliant ſa dignité préſente, ſe hâta d'aller au-devant d'eux pour les raſſurer. Elle les embraſſa tous avec bonté. Le *Bon-homme* pere parut auſſi, mais ce fut ſans déſordre. Le cheval étoit venu hennir & grater à ſa porte. Il n'avoit pas douté qu'il ne le vînt chercher de la part de cette chere fille. Il s'en ſervit ſans crainte, & jugeant bien où ſa monture le portoit, il ne fut point étonné de ſe trouver dans la cour d'un Palais, qu'il revoyoit pour la troiſieme fois, & où il ſe doutoit qu'il étoit conduit pour aſſiſter au mariage de la *Belle* & de la *Bête*.

Dès qu'il put l'appercevoir, il courut à elle les bras ouverts, en béniſſant l'heureux moment

qui la préſentoit à ſes yeux, & comblant de bénédictions la *Bête* généreuſe, qui permettoit ſon retour. Il promena ſes regards de tous côtés, dans le deſſein de lui rendre de très-humbles graces pour les bontés dont elle combloit ſa famille, & ſur-tout la derniere de ſes filles. Il fut fâché de ne la point apperçevoir, & appréhenda que ſes conjectures ne fuſſent fauſſes. Cependant la préſence de ſes enfans lui donnoit lieu de croire qu'il avoit penſé juſte, & qu'ils n'auroient pas été attirés dans ce lieu, s'il n'avoit pas été queſtion d'une fête ſolemnelle, telle que le devoit être cet himen.

Cette réflexion ſe faiſoit dans l'intérieur du *Bon-homme*, & ne l'empêchoit pas de ſerrer tendrement la *Belle* entre ſes bras, en lui mouillant le viſage des larmes que ſa joie lui faiſoit répandre.

Après la lui avoir laiſſée goûter à ſon aiſe, *C'eſt aſſez, Bonhomme*, lui dit enfin la Fée, *vous avez ſuffiſamment prodigué vos careſſes à cette Princeſſe, il eſt tems que ceſſant de la regarder comme un pere, vous appreniez que ce titre ne vous appartient pas, & que vous devez à préſent lui rendre hommage comme à votre ſouveraine. Elle eſt Princeſſe de l'*Iſle heureuſe, *fille du Roi & de la Reine que vous voyez, elle va devenir l'épouſe de ce Prince. Voilà la Reine ſa mere, ſœur du Roi. Je ſuis Fée ſon amie, & tante de la* Belle. *Quant au Prince*, ajouta-t-elle, *en voyant que le* Bon-homme le regardoit fixement, il vous eſt plus connu que vous le penſez, mais il eſt différent de ce que vous l'avez vû, en un mot, c'eſt la *Bête* elle-même.

Apprenant de ſi ſurprenantes nouvelles, le Pere & les Freres

en furent ravis, tandis que les Sœurs en ſentirent une douloureuſe jalouſie ; mais elles la déguiſerent ſous les apparences d'une feinte ſatisfaction, dont perſonne ne fut la dupe. Cependant on feignit de les croire ſinceres. Pour les Amans, que l'eſpérance de poſſéder la *Belle* avoient rendus inconſtans, & qui n'étoient rentrés dans leurs premieres chaînes qu'en déſeſperant de l'obtenir, ne ſavoient qu'imaginer.

Le Marchand ne put s'empêcher de pleurer, ſans pouvoir décider ſi ſes larmes provenoient du plaiſir de voir le bonheur de la *Belle*, ou de la douleur de perdre une fille ſi parfaite. Ses Fils étoient agités par les mêmes ſentimens. La *Belle* extrêmement ſenſible au témoignage de leur tendreſſe, ſupplia ceux de qui elle dépendoit alors, ainſi

que le Prince ſon futur époux, de lui permettre de reconnoître une ſi tendre affection. Sa priere témoignoit trop la bonté de ſon cœur, pour qu'elle ne fût pas écoutée. Ils furent comblés de biens, & ſous le bon plaiſir du Roi, du Prince, & de la Reine, la *Belle* leur conſerva les noms affectueux, de Pere, de Freres, & même de Sœurs, quoiqu'elle n'ignoroit pas que ces dernieres n'en avoient pas plus le cœur que le ſang.

Elle voulut que tous continuaſſent à ſe ſervir du même nom, dont ils l'appelloient, quand ils la croyoient de leur famille. Le vieillard & ſes enfans eurent des emplois à la Cour de la *Belle*, & jouirent continuellement du bonheur de vivre auprès d'elle dans un rang aſſez illuſtre pour être généralement conſidérés. Pour les Amans des

Sœurs, dont la paſſion ſe ſeroit aiſément rallumée s'ils n'en avoient connu l'inutilité, ils ſe trouverent trop heureux de s'unir aux filles du *Bon-homme*, & d'épouſer des perſonnes pour qui la *Belle* conſervoit tant de bonté.

Tous ceux qu'elle déſiroit qui fuſſent préſens à ſon mariage, étoient arrivés. On ne le différa pas plus long-tems, & pendant la nuit qui ſuivit cet heureux jour, le Prince ne fut point frappé du charme aſſoupiſſant ſous lequel il avoit ſuccombé dans celle des nôces de la *Bête*. Pour célébrer cette auguſte fête, pluſieurs jours s'écoulerent dans les plaiſirs. Ils ne finirent que parce que la *Fée*, tante de la jeune épouſe, les avertit qu'ils ne devoient plus tarder à quitter cette belle ſolitude, qu'il failloit retourner dans leurs Etats pour ſe montrer à leurs ſujets.

Il fut à propos qu'elle les fît ſouvenir de leur Royaume, & des devoirs indiſpenſables qui les y rappelloient. Enchantés du ſéjour qu'ils habitoient, charmés du plaiſir qu'ils avoient de s'aimer & de ſe le dire, ils avoient entiérement oublié la grandeur ſouveraine, ainſi que l'embarras qui la ſuit. Les nouveaux Epoux propoſerent même à la *Fée* d'y renoncer, & de conſentir qu'elle diſpoſât de leur place en faveur de qui elle jugeroit à propos. Mais cette ſage Intelligence leur repréſenta vivement qu'ils étoient autant obligés à remplir la deſtinée qui les avoit chargés du gouvernement de leurs Peuples, que ces mêmes peuples l'étoient à conſerver pour eux un reſpect éternel.

Ils céderent à de ſi juſtes remontrances : mais le Prince & la *Belle* obtinrent qu'il leur ſe-

roit permis de venir quelquefois en ce lieu se délasser des peines inséparables de leurs conditions, & qu'ils y seroient servis par les génies invisibles, ou les animaux qui leur avoient tenu compagnie les années précédentes. Ils profiterent le plus qu'il leur fut possible de cette liberté. Leur présence paroissoit embellir ces lieux ; tout s'empressoit à leur plaire. Les génies les y attendoient avec impatience, & les recevant avec joie, leur témoignoient de cent façons celle qu'ils ressentoient de leur retour.

La *Fée*, de qui la prévoyance étoit attentive à tout, leur donna un char tiré par douze cerfs blancs à cornes & à pinces d'or, comme étoient les siens. La vîtesse de ces Animaux surpassoit presque celle de la pensée, & par leur moyen l'on pou-

voit aiſément faire le tour du monde en deux heures. De cette ſorte ils ne perdoient point de tems à leur voyage : ils profitoient de tous les inſtans qu'ils pouvoient donner à leur plaiſir. Ils ſe ſervoient auſſi de ce galant équipage pour aller ſouvent voir le Roi de l'*Iſle heureuſe*, leur Pere, que le retour de la Reine *Fée* avoit ſi prodigieuſement rajeuni, qu'il ne le cédoit pas en beauté & en bonne mine au Prince ſon gendre. Il ſe trouvoit auſſi heureux, étant ni moins amoureux, ni moins empreſſé que lui à donner à ſon épouſe des témoignages continuels de ſes ſentimens, laquelle de ſon côté y répondoit avec tout l'amour qui avoit ſi long-tems cauſé ſes infortunes.

Elle avoit été reçue de ſes ſujets avec des tranſports de joie auſſi grands qu'elle leur en avoit cauſé de douloureux par la

perte ſenſible de ſon affection ; & les aima toujours cherement : rien ne s'oppoſa alors à ſa puiſſance, elle la leur témoigna pendant pluſieurs ſiécles par toutes les marques de bonne volonté qu'ils purent déſirer. Son pouvoir, joint à l'amitié de la Reine des *Fées*, conſerva la vie, la ſanté & la jeuneſſe au Roi ſon époux. Ils ceſſerent de vivre l'un & l'autre, parce que l'homme ne peut pas toujours durer.

Elle & la *Fée* ſa ſœur eurent la même intention pour la *Belle*, pour ſon époux, la Reine ſa mere, le Vieillard & ſa famille, en ſorte qu'on n'a jamais vû tant vivre. La Reine, mere du Prince, n'oublia pas de faire inſcrire cette hiſtoire merveilleuſe dans les Archives de cet Empire & dans celles de l'*Iſle heureuſe*, pour la tranſmettre à la poſtérité. On en envoya des rélations par tout l'u-

nivers, afin qu'il y fût éternellement parlé des avantures prodigieuſes de la *Belle* & de la *Bête*.

Mademoiſelle de *Chon* finit ainſi ſon conte. Il avoit agréablement occupé la compagnie à cinq repriſes différentes. Elle en eut des complimens qu'elle regarda comme un effet de la politeſſe de ſes Auditeurs. Mais la petite *Robercourt* en étoit ſi ravie, qu'elle ſautoit au col des uns & des autres pour les remercier des honnêtetés qu'ils faiſoient à cette fille. Quoiqu'il y eût près de deux heures qu'elle parloit, cet enfant qui ne doutoit point qu'on eût pris autant de plaiſir qu'elle même au récit de la *Belle* & de la *Bête*, vouloit ſans tarder que ſa chere de *Chon* en recommençât un autre.

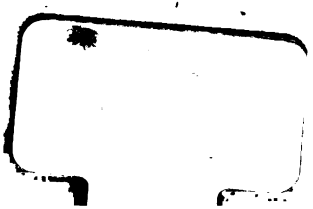
La parente modéra cette ardeur, en lui repréſentant qu'il

y avoit de l'inhumanité d'abuſer de la complaiſance d'une perſonne qui ſeroit ſans doute incommodée par un plus long diſcours, & qu'il étoit juſte de lui donner le tems de ſe répoſer, d'autant plus qu'il étoit heure d'aller ſur le gaillard pour y prendre le frais. C'eſt ce qui eſt abſolument néceſſaire à la mer, ſi l'on veut conſerver ſa ſanté. La parente encore pour derniere raiſon lui fit remarquer que ces Meſſieurs avoient leurs affaires, & ne pouvoient donner plus de tems à cet entretien, dont une plus longue durée diminueroit l'agrément.

La jeune perſonne ſe rendit à regret à cette repréſentation, mais il le falloit, & chacun alla où ſon devoir l'appelloit, en ſe promettant bien de ſe raſſembler le lendemain à la même heure. Monſieur de la B... dont l'eſprit gai & complaiſant eſt

également propre à fournir aux plus simples amusemens, comme aux occupations les plus sérieuses, dit avant que de se retirer, qu'il vouloit parler à son tour, & que ce seroit lui qui entretiendroit la compagnie le jour suivant.

Je sais, dit-il avec un sérieux tout-à-fait persuasif, *une quantité d'extrêmement belles histoires dans le même goût. Nous autres voyageurs dans les pays lointains, nous en voyons, nous en entendons dire de fort merveilleuses, & je me vante d'en savoir de si belles, que Mademoiselle de* Robercourt *sera contente de moi.*

FIN.

920719